

6. FEV. 1926

576

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

vendredi 12 février 1926

Sommaire :

L'examen médical avant le mariage

La foi et la presse

Poèmes hagiographiques

L'aspect religieux de Moscou

Val. Fallon S. J.

Hilaire Belloc

Omer Englebert

M. d'Herbigny, S. J.

Les idées et les faits : **Chronique des idées** : Une leçon du Cardinal Mercier, Mgr J. Schyrgens. — **Qui est responsable de la guerre?** — Floride.

La Semaine

♦ La remise au Musée de l'Armée des drapeaux des régiments supprimés par le général Kestens, a fourni l'occasion à d'excellents patriotes de manifester contre le gouvernement en général et contre M. Pouillet en particulier.

Nous regrettons que le Premier Ministre ne soit pas arrivé à inspirer davantage confiance à ceux qui appréhendent la dictature rouge. Des manifestations comme celle qui s'est produite à Bruxelles, dénotent un état de choses très dangereux et qui pourrait conduire à de vrais troubles si on ne s'applique à dissiper les malentendus et les équivoques.

Que ceux qui songent à entretenir et à exploiter le mécontentement de tout ce qui est antidémocratique et antisocialiste en Belgique n'oublient pas leurs res-

pensabilités. Orateurs et journaux excitent de bons citoyens, mais... pour faire quoi?... pour aller où?...

♦ Décidément, Mussolini aura changé bien des choses en Europe. Son discours à l'adresse de l'Allemagne tranche singulièrement sur le langage employé par la diplomatie européenne avant et après la guerre.

Et comme on comprend l'enthousiasme des Italiens pour un chef qui après avoir remis de l'ordre dans la maison, entend imposer le respect et même la crainte de l'Italie.

Et la Prusse se le tiendra pour dit...

Mais l'impérialisme italien! objectera-t-on. Oui, c'est bien là le danger...

Bruxelles : 11, Boulevard Bischoffsheim.

(Tél. : 220.50; Compte chèque postal : 489.16)

*Protestantisme
Flamand*

GRANDE MAISON de BLANC

Rue Marché aux Poulets BRUXELLES

Première Communion

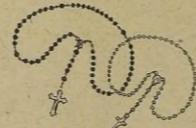


BENITIER
cristal, application vieil argent 42



COURONNE
tulle et soie, ornée rubans

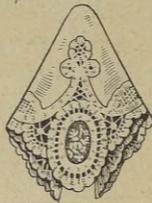
12.90
9.90 et 7.90



CHAPELETS
boule cristal chaîn métal argenté 25 et 3.95 15.50



BOITE décorée métal argenté garni d'un joli chaplet 17

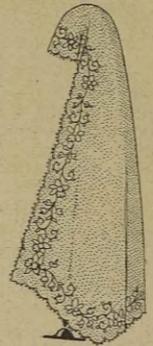


POCHETTE linon, ornée dentelle Luxeuil 5.90 et 4.50



GANTS chevreau pour enfants, blancs et couleurs 10.50

AUMONIERE
voile, ornée rubans 12.90 8.90 et 5.25



VOILE tulle, jolie guirlande brodée 1^m20 x 1^m75 29, 22.90 et 17.90



PARURE batiste chiffon, ornée jours et pois brodés main

La chemise jour haut 0^m35 3.50
La culotte haut 0^m25 5.50



La combinaison-jupon haut 0^m40 0.75 4.90
en plus par 0^m05
La chemise nuit kimono haut 0^m50 1.50 7.40
en plus par 0^m05

VOILE brodé, tulle extra, mailles fortes 1^m15 x 1^m45 19.90 14.90 10.90

ROBE crêpe de chine pure soie, double jupe formant godets, corsage garni broderie haut 0^m80 5 en plus par taille 179



COURONNE nansouk plisse, garnie perles et ruban 19.50, 17.90 et 15.90



GANTS pur fil pour enfants, blanc et noir 2.45

ROBE voile qualité extra, garnie jours à la main et plus haut 0^m80 3 en plus par taille 55
La même en crêpe de Chine pure soie 95

ROBE haute couture formant tunique, crêpe Georgette pure soie, extra, ornée dentelle haut 0^m80 235
de Chine 159
La même en crêpe

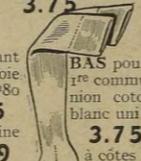


CHEMISE 1^{re} communion shirting extra, devant reps à plis 8 ans 15.50

1 en plus par taille



COL percale extra 3.75



BAS pour 1^{re} communion coton blanc uni 3.75 à côtes 8.25

AUMONIERE pongée, ornée plis et rubans 22.50, 19.90 et 16.90

CREPE TANAGRA mi-soie, blanc, noir et nuances mode Larg 1^m Le Mètre 12.50

BENGALINE pure laine, très flou, blanc et nuances nouvelles Le Mètre 19.50

CREPE DE CHINE pure soie, extra, blanc, noir et tons mode Larg 1^m Le Mètre 29

Crédit Général Liégeois

CAPITAL : 90,000,000 SOCIÉTÉ ANONYME RÉSERVES : 26,000,000

SUCCURSALE DE BRUXELLES :
68, Rue Royale et 35, Rue des Colonies

BUREAUX
BRUXELLES-MARITIME, 30, Place Saintelette
VILVORDE, 18, Rue de Louvain
FOREST, 14, place Saint-Denis

Ne conservez pas votre argent sans lui faire produire un intérêt, même si vous en prévoyez l'emploi dans un délai prochain. Placez-le à court terme au **ORÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS**, qui bonifie actuellement :

En compte de QUINZAINE (préavis de 3 jours) . . .	6.00 %
En compte à UN MOIS (préavis de 3 jours avant le 15) . . .	6.25 %
En compte de SIX MOIS (au 15 ou au 20 du mois) . . .	6.75 %

Avec facilité de retrait anticipé :

1° Après le cinquième mois	6.65 %
2° Après le quatrième mois	6.55 %
3° Après le troisième mois	6.45 %
4° Après le deuxième mois	6.35 %
5° Après un mois	6.25 %

Ces placements temporaires, très avantageux, peuvent être faits par sommes rondes : 500 francs minimum et multiples de 500 fr.

L'Italie La Côte d'Azur L'Algérie L'Égypte Croisières en Méditerranée

VOYAGE AUTOUR DU MONDE

Billet valable pendant deux ans

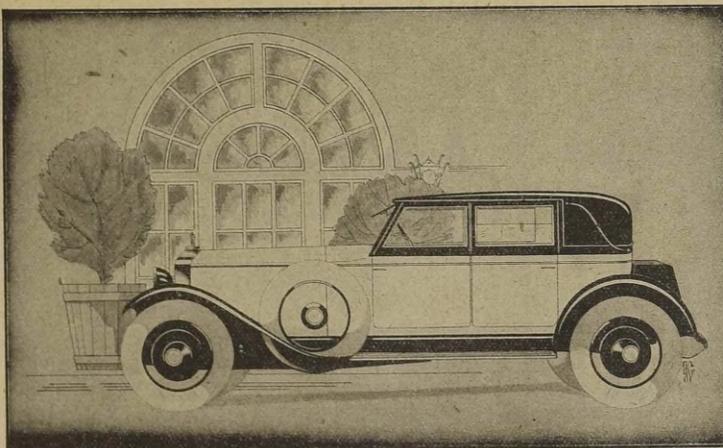
Billets de chemin de fer pour tous pays
Billets de navigation aux tarifs officiels
Places réservées - Places de luxe

*Les meilleures combinaisons sont assurées
et étudiées par notre département :*
VOYAGES A FORFAIT

*Renseignements et programmes types fournis gratuitement
sur demande*

LE GLOBE avenue Louise, 3
BRUXELLES

Succursale : 41, Avenue de France 41, ANVERS



CARROSSERIE

VAN DEN PLAS

Soc. An. Bruxelles Soc. An.

présente

sa nouvelle

Conduite Intérieure

SPORT

TAPIS
BATTAGE NETTOYAGE TEINTURE DÉSINFECTION

TEINTURERIE A L'HYGIÈNE

Fondée en 1851

J^N & J^H TOBY FRÈRES

2-4-6, rue Louis Hap, ETTERBEEK
Téléphone 324,96

CHOCOLAT

**D
U
C**

CHOCOL



DUC ANVERS

La

**Grande
Marque
Belge**



Tailleur - Couturier
- Fourreur -

CHEMISES

CRAVATES

COLS

DUPAIX

TÉLÉPHONE 23116

CHAPEAUX

CANNES

PARAPLUIES

27, Rue du Fossé-aux-Loups, Bruxelles

DE BACKER-VAN CAMP

73, Rue Royale, 73, BRUXELLES

(En face de la Colonne du Congrès) — Téléph. 275.63



OBJETS D'ART — PORCELAINES

— CRISTAUX —

VERRERIES D'ART

de

LALIQUE



**CRÉDIT
ANVERSOIS**

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : Fr. 60,000,000

Réserves : Fr. 15,500,000

SIÈGES :

ANVERS : 36, Courte rue de l'Hôpital
BRUXELLES : 30, Avenue des Arts
175 SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

SIÈGES :

FILIALES :

à PARIS

20, rue de la Paix

à LUXEMBOURG

55, Boulevard Royal

BANQUE - CHANGE - BOURSE

L'examen médical avant le mariage⁽¹⁾ au point de vue moral et familial

« Le but poursuivi dans la présente séance n'est pas de rendre l'examen médical obligatoire, mais d'attirer l'attention sur les avantages que présenterait la généralisation volontaire de cette coutume. On vise à faire contracter les unions avec moins de légèreté et avec un sens plus net des responsabilités. »

C'est en ces termes que le distingué président de la Société Belge d'Eugénique, M. le docteur René Sand, a posé la question qu'il me priait d'examiner du point de vue moral et familial.

Le bref rapport que j'ai l'honneur de présenter à la Société Belge d'Eugénique dira les avantages que pourrait présenter, du point de vue moral, l'examen médical avant le mariage; du même coup, il en montrera les avantages du point de vue familial; il dira les motifs qui rendent cette coutume particulièrement opportune à notre époque; enfin, il soulignera les devoirs moraux des médecins appelés à donner un avis en cette délicate matière.

* * *

Un acte est moralement recommandable quand il constitue, en lui-même, l'accomplissement d'un devoir. Il l'est, à un titre de plus, quand il facilite par ses effets l'accomplissement ultérieur d'autres devoirs.

La question de savoir si l'examen médical préalable au mariage se recommande du point de vue moral se précise donc dans ces deux autres :

1^o Cet examen constitue-t-il l'accomplissement d'un devoir moral?

2^o Cet examen entraîne-t-il des conséquences capables de faciliter l'accomplissement d'autres devoirs moraux?

A ces deux questions posées en termes généraux, et réserve faite des cas d'espèce qui justifieraient des exceptions, la réponse me paraît devoir être affirmative.

En effet, l'examen médical, — ou, pour employer une formule qui peut-être sera plus facilement accueillie, l'avis demandé à un médecin qui connaisse le sujet soit pour l'avoir traité habituellement au cours de son adolescence et de sa jeunesse, soit pour l'avoir examiné plus spécialement en vue du mariage, avis portant sur la question de savoir si et à quelles conditions le sujet examiné pourra satisfaire aux obligations de la vie conjugale et familiale, — cette consultation, dis-je, s'impose d'abord comme un devoir de prudence personnelle.

Quiconque se propose d'embrasser un état de vie et d'orienter ainsi son existence tout entière, est tenu de s'assurer qu'il pourra satisfaire aux charges et aux obligations de cet état de vie. Il y aurait imprudence grave à prendre une détermination aussi importante que celle-là, — détermination telle qu'il ne s'en ren-

contre guère de plus considérable dans la vie de la plupart des hommes, — sans avoir consulté ceux qui peuvent émettre un avis éclairé. Dans la matière qui nous occupe et pour ce qui concerne la santé, le conseiller désigné est le médecin.

Cette démarche s'impose pour un second motif. Le mariage est un contrat; il unit intimement deux vies. Or, un contractant a non seulement le devoir d'agir, pour son propre compte, en connaissance de cause, mais encore de ne pas induire en erreur l'autre partie. Il n'a pas le droit d'imposer à celle-ci des charges, des souffrances, des amertumes, peut-être même un déshonneur qu'elle n'aurait pas acceptés en fait, ou qu'elle n'aurait pu accepter en raison, si elle les avait connus.

Au devoir de prudence personnelle, s'ajoute donc un devoir de loyauté et même de justice au sens rigoureux du mot.

Qui, en repassant ses souvenirs, ne revoit des existences saccagées, des vies innocentes vouées à un martyr d'autant plus pénible qu'il devait rester secret, et cela par l'imprudente dissimulation ou par l'impudent silence de fiancés sans conscience! Il y a des choses qui doivent être avouées ou qui, si l'on veut les tenir secrètes, ferment la porte du mariage; ceux ou celles qui passeraient outre à cet aveu ou à cette abstention commettent une lourde injustice. La gravité de leur faute se mesure à la gravité même des faits dissimulés.

Or, l'examen médical aurait l'avantage d'éclairer les intéressés sur leur propre situation et, en cas de communication des résultats, sur la situation de l'autre partie.

Ce n'est pas le moment d'entrer dans des applications détaillées; mais je note, en passant, que le sujet ouvre ici aux moralistes et aux juristes une échappée sur un vaste domaine où leur sagacité pourrait utilement s'exercer, à savoir la recherche et l'analyse des cas types dont la solution servirait de guide dans l'appréciation à porter sur les cas analogues.

Devoir de prudence envers soi-même, devoir de loyauté et de justice envers l'autre partie, tels sont les deux principaux chefs d'obligation morale qui recommandent l'examen médical aux candidats au mariage.

Il me paraît moins utile d'en appeler aux dangers et aux charges qui résulteraient éventuellement pour la société du mariage de sujets inaptes ou tarés. Non pas qu'il n'y ait là une considération intéressante, mais parce que, d'abord, dans la très grande majorité des cas, ces dangers et ces charges resteront incertains, et ensuite parce que les personnes qui auraient passé outre aux recommandations de la prudence personnelle et aux injonctions du devoir de justice envers leur fiancé ou leur fiancée, s'arrêteraient encore moins à la perspective indéfinie et lointaine des charges ou des dangers qu'elles pourraient occasionner à leurs contemporains.

Il reste d'ailleurs à invoquer, en cette matière, des motifs plus pressants et qui touchent au côté familial de la question.

(1) Discours prononcé à la Société Belge d'Eugénique, le 7 février 1926.

Nous avons dit qu'un acte se recommandait, et, dans des circonstances données, pouvait même s'imposer moralement, lorsque ses conséquences étaient de nature à faciliter l'accomplissement de devoirs ultérieurs.

Or, l'estime et la confiance dont dépendent la fidélité et l'affection mutuelles des époux ne supposent-elles pas, à l'origine de leurs relations, une pleine loyauté et une entière sincérité? La fidélité et l'affection ne sont-elles pas, au contraire, exposées à la plus redoutable des épreuves lorsque l'un des époux apporte à l'autre, sans le lui dire, des infirmités et des tares que celui-ci devra supporter, qu'il devra peut-être partager, et qu'il sera même contraint de transmettre à ses enfants?

N'y a-t-il pas là un écueil où se sont brisées bien des vies et devant lequel ont sombré bien des courages? N'y a-t-il pas là, à tout le moins, une cause de mésintelligence entre les parents qui compromet la bonne éducation des enfants?

* * *

Venons-en aux motifs qui rendent l'examen médical particulièrement opportun à notre époque. Nous répondrons ainsi à la préoccupation de ceux qui verraient dans cette pratique une innovation injustifiée.

L'examen médical, en effet, innove moins qu'il ne paraît à première vue et il se recommande aujourd'hui en raison de circonstances nouvelles.

D'abord, les progrès des sciences médicales permettent d'obtenir aujourd'hui, plus souvent qu'autrefois, des avis sérieusement motivés. D'autre part, les mœurs se sont modifiées.

Je ne pense pas seulement, en m'exprimant de la sorte, à la fréquence accrue de certaines maladies particulièrement redoutables; mais aussi à un ensemble de faits qui caractérisent notre époque et la distinguent des précédentes.

Jadis, on naissait, on vivait, on mourait, — souvent du moins, — dans la même région, dans la même localité, voire dans la même maison. Les cités d'autrefois étaient moins vastes et moins peuplées que celles d'aujourd'hui. Les classes sociales étaient plus nettement délimitées et des cloisons plus étanches les séparaient. On vivait et on se mariait dans son monde, et ce monde était plus ramassé; on s'y connaissait; les familles savaient généralement leur propre généalogie, et, à peu près aussi exactement, celle des autres familles du même endroit et du même bord; elles savaient l'histoire de chacun de leurs membres et, si un doute leur restait sur l'honorabilité, comme sur l'hérédité ou sur les aventures personnelles de celui ou de celle qui prétendait à l'honneur d'être agréé par elles, elles pouvaient aisément trouver un complément d'information. Enfin, la décision des mariages était, moins exclusivement qu'aujourd'hui, l'affaire des jeunes gens; un mariage était l'union de deux familles autant que celle de deux personnes; les parents choisissaient leur gendre ou leur bru autant et parfois plus que les jeunes gens ne se choisissaient un mari ou une femme.

On peut apprécier diversement, à bien des égards, ces mœurs d'autrefois; mais, du point de vue qui seul nous occupe aujourd'hui, elles offraient un avantage: les parents, mieux avertis des conséquences d'un mariage imprudent, mieux informés des qualités et des défauts des deux intéressés, avaient, plus souvent qu'aujourd'hui, la compétence et l'autorité suffisantes pour prévenir des choix malheureux.

Aujourd'hui, les agglomérations sont immenses; les moyens de communication facilitent les déplacements et les déménagements; on passe d'une habitation dans une autre, d'un quartier dans un autre, d'une ville dans une autre, quand ce n'est pas d'un pays dans un autre. La vie est affairée. Les existences se rencontrent,

s'enchevêtrent, se heurtent, un peu à la manière des scènes hâtives et disparates qui se bousculent sur l'écran. On a encore des connaissances, on en a même beaucoup; on a plus rarement des amis; on n'a presque jamais des intimes. Et, lorsque une jeune fille s'ouvre à sa mère de ses sentiments et de ses projets d'avenir, la réflexion qui répond à sa confiance n'est-elle pas souvent: « Mais nous ne l'avons jamais vu et nous ne connaissons pas sa famille! » Du côté du jeune homme, il n'en va pas autrement.

À défaut donc de connaissance directe, l'avis du médecin, pour ce qui concerne la santé, devient une quasi nécessité. Cette pratique se présente moins comme une innovation que comme la forme moderne d'une institution très ancienne. Ce que l'on n'apprend plus par le moyen des traditions, de l'observation patiente et discrète, des conversations, des relations longtemps poursuivies, il reste à l'apprendre, en bref, par un bulletin de santé. L'examen médical n'est que le succédané de l'examen familial.

* * *

Il me reste en terminant à ajouter un mot des devoirs moraux du médecin consulté.

L'examen médical se conclura par un avis: le médecin conseillera le mariage; il le déconseillera; il inclinera à l'ajournement; ou il permettra le mariage avec des réserves et en ajoutant une série de conseils sur la conduite à tenir après le mariage contracté.

Avis très délicat et de combien grande conséquence!

Le premier devoir du médecin sera de ne rien affirmer au delà de ce qu'il sait. Cette règle scientifique se double, dans l'espèce, d'une grave prescription morale.

Il se souviendra, par exemple, que, en matière d'hérédité, la science balbutie encore.

Il oubliera ses préférences d'école, ses tendances personnelles, ses hypothèses favorites, pour ne dire, encore une fois, que ce qui est.

Il donnera comme certain ce qui est certain, comme probable ce qui est probable, comme possible ce qui est possible.

Il se gardera d'incliner dans le sens des préjugés ou des phobies du moment. A une époque comme la nôtre, où le plus grand fléau qui menace non seulement la santé mais l'existence même de l'humanité, est la peur de l'enfant, il se gardera de débiliter les volontés; il se souviendra que la vie, comme toute grande chose, offre des risques et qu'elle doit donc s'aborder avec vaillance, — avec prudence aussi, — mais, en définitive, avec vaillance.

Il respectera aussi les convictions morales des clients qui lui accordent leur confiance, en même temps que les principes qui régissent sa propre conscience. Il se souviendra que la morale catholique proscrit rigoureusement les procédés néo-malthusiens, c'est-à-dire ceux qui, tout en permettant les relations conjugales, les frustrent de leur effet naturel en rendant la conception impossible.

Enfin, il conseillera aux parents de ne pas attendre, pour recourir à l'examen médical, que les jeunes gens soient fiancés, le risque étant trop grand, lorsque le cœur est pris, que la voix du médecin ne soit plus entendue.

* * *

Si l'examen médical se pratique dans cet esprit, la Société Belge d'Eugénique pourra se féliciter d'avoir introduit dans les mœurs contemporaines plus de sincérité et plus de conscience; loin de l'affaiblir, elle aura consolidé l'institution familiale.

Vafère FALLON, S. J.

La foi et la presse

Nous avons tous expérimenté, nous, ce que l'on peut appeler le « cercle vicieux » de notre présentation de l'Eglise catholique à nos concitoyens. En parlant du catholicisme, tout le but y est d'y intéresser les non-catholiques — car, pour les catholiques, cette présentation est superflue. Et, presque toutes nos apologies de l'Eglise doivent paraître, en Angleterre, dans des journaux catholiques, que les non-catholiques ne lisent jamais! Ceci, pour la simple raison, que la presse anglaise ne veut pas admettre l'exposé du point de vue catholique; d'abord par antipathie, mais plus encore pour cette raison, que le jugement catholique sur quoi que ce soit, de la morale domestique à la morale publique, semble à l'Anglais moyen, si absurde, si excentrique et si pervers, qu'il se trouve indigne d'occuper une place dans des colonnes destinées à être lues par la généralité du public.

En dehors des résultats les plus importants (c'est-à-dire les résultats religieux) d'un état de choses aussi arbitraire, il y a un résultat politique qui est des plus sérieux, et dont l'importance va en croissant. Le non-catholique moyen, en Angleterre, l'homme moyen, représentant la grande majorité de la communauté, et formant l'opinion publique, ignore tout d'une institution qui est la plus puissante dans le monde, et dont la puissance grandit; qui a fait, elle seule, la civilisation; et qui anime et donne le ton général à la plus grande partie des communautés européennes (la Russie mise à part).

Cette ignorance de ce qu'est l'Eglise catholique, est la source des malentendus les plus graves dans la politique étrangère. Elle est la source du jugement erroné et de la mésétime, spécialement envers les Polonais et les Italiens. Elle est la source de l'admiration absurde et exagérée de la Prusse et de l'organisation prussienne de l'Allemagne moderne. Elle est la source de notre enseignement officiel historique défiguré. La défiguration de l'histoire, produite par une telle ignorance, peut paraître d'une petite importance pratique, mais sans aucun doute, c'est une chose affaiblissante et dangereuse.

Lorsque les hommes ignorent comment ils sont devenus, ce qu'ils sont, leur société ressemble à un individu qui aurait perdu la mémoire. Le conflit entre le capitalisme et le socialisme en est un très bon exemple.

L'Anglais moyen, non-catholique, détaché de son passé catholique, ignore qu'il y a eu autrefois une société où la richesse était bien distribuée. Il croit que le capitalisme a existé de tout temps, qu'il fait partie de notre sang et qu'il doit donc être le seul système possible à opposer au socialisme et à l'extrémité inévitable du socialisme : le communisme.

Le résultat est qu'il combat le socialisme avec de fausses armes, et, en vérité, introduit les pires principes du socialisme dans tous les essais pour remédier aux maux produits par le capitalisme. Il transfère à l'Etat la responsabilité de l'éducation des enfants. Il prépare pour la masse du peuple, l'aide sociale, dans la maladie et dans la vieillesse. Il enre-

gistre, étiquette, timbre, toute la masse du prolétariat, et lorsque vous suggérez que la renaissance d'une classe pay-sanne et une distribution plus équitable de la richesse seraient des voies bien plus saines pour arriver à subvenir aux besoins d'un peuple, il ne peut croire que de telles choses soient possibles. Il sait et croit qu'elles existent dans des communautés étrangères; mais on ne lui a pas seulement appris à mépriser ces communautés, il est aussi ignorant de leur nature, et la raison de son ignorance est qu'il ignore la force qui a fait l'Europe.

Il m'a toujours semblé que c'était un devoir politique formel d'instruire nos concitoyens de la nature de ces institutions, qu'ils connaissent en ce moment si peu, et de leur donner une idée approfondie de ce qu'est l'Eglise, pour qu'ils puissent comprendre l'Europe et son passé, et, incidemment, arriver à une peur salutaire de la direction dans laquelle ils sont poussés à présent.

L'autre jour, un certain journal populaire, non des plus respectables, le *Daily Express*, annonçait à sons de trompes, qu'il allait publier une série d'articles, par quelques-uns des auteurs « qui se vendent le mieux », chacun devant y dire au monde quelle était « sa religion ».

Remarquez, d'abord, la caractéristique supposition que « religion » puisse signifier une opinion privée ou une mentalité personnelle. Mais à côté de cela, tous ces vagues récits de modes et d'opinions aussi vagues elles-mêmes, étaient aussi dénués de culture ou de traditions, et étaient, de parti pris, destinés à n'intéresser un homme instruit que sur un seul point : savoir que les écrivains apparemment ignoraient qu'il y eût sur terre une chose telle que l'Eglise catholique et qu'ils n'avaient aucune idée de sa qualité ni de son pouvoir. Ils parlent « des églises » se servant de cette expression pour désigner le grand nombre des sectes protestantes, mais sans nommer, ni reconnaître le Catholicisme.

Lorsque l'un d'eux dit (comme ils disent tous) qu'il ne peut accepter plus longtemps les « dogmes périmés » des « églises », il croit rejeter les fragments isolés du dogme catholique qui ont survécus, jusqu'ici, sous une forme pervertie, parmi une génération plus vieille de Protestants anglais. Il ne peut imaginer qu'il y ait un corps consistant de philosophie, appelée FOI dans laquelle le dogme n'est pas isolé et sans sens, mais coordonné et rationnel.

C'est exactement comme s'il disait qu'il ne peut supporter l'odeur de l'essence « qui est inévitable dans tous les modes de transports », prouvant ainsi qu'il n'a jamais entendu parler, ou voulant ignorer de parti pris, tous les bateaux et les chemins de fer du monde.

Non seulement les écrivains populaires et ceux qui se vendent le plus, dont, après tout, personne n'attend un degré particulièrement élevé de culture, mais des hommes de réelle distinction parmi nos contemporains, montrent le même étonnant éloignement de l'expérience européenne réelle et vivante, le même étonnant parti pris.

C'est ainsi que l'un des « scholars » de l'Eglise Anglicane, le plus respecté, à juste titre, le Dr Henson, de Durham, a écrit, l'été dernier, dans le *Evening Standard*, un article sur l'attitude de ce qu'il nomme « religion » (désignant sans doute les différentes sectes protestantes) vis-à-vis de la

science, et dit, en particulier, que l'Eglise catholique a défendu l'étude scientifique, notamment dans deux documents, à savoir : le *Syllabus* de Pie IX et le *Lamentabili* de Pie X.

Je pouvais à peine en croire mes yeux, lorsque je lus cette étonnante affirmation. C'était comme si un Français avait écrit, que les règles de la Chambre des Communes défendaient à un homme de porter des bottines. J'écrivis de suite un mot à ce journal (que l'on publia, à ma surprise) pour demander à l'auteur, s'il pouvait donner des preuves de l'existence de ce passage particulier, dans l'un ou l'autre de ces documents qui, d'après lui, contenaient une aussi énorme assertion.

Il s'abstint de donner aucune preuve, pour la très simple raison qu'une telle preuve n'existe pas. Je suppose que quelqu'un lui aura dit que ces deux documents contenaient une injonction papale contre l'étude de la science; qu'il a cru cette énormité; que lui-même n'avait jamais lu les documents, et que, en les examinant, à la suite de mon observation, il trouva qu'ils étaient absolument différents de ce qu'il pensait.

L'incident n'a pas grande importance, mais n'est-il pas significatif? Voici un homme qui occupe un des premiers rangs dans la culture nationale et qui est ignorant, non-seulement d'un point élémentaire de l'histoire contemporaine dans une matière qui intéresse l'ensemble de notre civilisation, mais qui ne pense pas que son ignorance ait une importance quelconque!

Nous pouvons noter un autre aspect de la question, aspect significatif et socialement important, de cet état d'esprit, dans l'opinion complètement fautive que presque tous les auteurs ou orateurs semblent avoir sur l'attitude du catholicisme vis-à-vis des grandes questions contemporaines, dans quelque domaine que ce soit, économie, science, histoire, politique.

Je rencontre sans cesse des assertions où il est admis que le catholique reste aussi « à droite » que possible, dans une position extrême refusant absolument l'examen, l'expérience, la recherche, le redressement de l'erreur ou de l'injustice, la spéculation philosophique, la reconstruction ou la création de plus de bien-être, la critique des documents historiques et des institutions politiques; une position d'extrême immobilité, de routine et d'aveuglement — tandis que l'on suppose voir se lever un progrès graduel de pensée de moins en moins « conservateur » jusqu'à ce que l'on atteigne ce qui peut s'appeler « l'extrême gauche » dans le matérialisme, ou l'athéisme, ou le communisme, ou le reste.

Dans la controverse sur l'origine de l'homme, il est admis que l'esprit catholique rendrait des points au plus encrouté des bibliolâtres et des fanatiques de l'interprétation littérale de la genèse. Dans les débats économiques, il est admis que le catholicisme sera naturellement un soutien de la ploutocratie. Dans les débats politiques, il est admis que l'esprit catholique n'admettra jamais un gouvernement populaire, ou même l'action de l'opinion publique dans le gouvernement. Rien n'est plus répandu chez l'Anglais éduqué que cette conception, que la discussion, le débat, l'analyse des causes et la recherche des premiers principes

sont interdits au catholique, de par son acceptation de l'autorité. En fait, ainsi que chacun de nous peut en témoigner, la seule et unique société d'hommes au monde, où l'on trouve des débats réels, où les faits sont respectés et où s'exerce l'action vigoureuse et libre de l'intelligence, c'est la société catholique.

Un ennemi pourrait objecter contre notre victoire, qu'elle a été de tout temps surchargée d'une énorme masse de discussions inutiles, et de débats futiles, et que nous avons toujours coupé les cheveux en quatre, et philosophé sur toute chose mortelle; mais, c'est l'ignorance absolue d'un sujet que de considérer la communauté catholique comme une portion de l'humanité séparée par une grille, enfermée dans des limites, d'où les recherches, les débats, les délimitations et tout ce qui touche l'exercice de l'esprit humain, sont exclus.

Dans le monde, en dehors de l'Eglise Catholique, c'est là que vous trouvez des tabops — défendant de critiquer les « experts » et « l'opinion moderne » — ou même les nouveaux riches.

Maintenant, comme je l'ai dit, ce grossier parti pris de la part de ceux qui nous entourent, cette exceptionnelle ignorance du pouvoir le plus élevé du monde moderne, devient la source de la faiblesse de la Nation.

Peut-on trouver un remède à un mal aussi dangereux? Je n'en connais aucun autre que la discussion perpétuelle, et l'instruction orale, et imprimée : livres, tracts, etc. Car l'organisation générale de la presse n'est pas ouverte à ce qui pourrait sembler une simple extravagance. Il faut ajouter que la grande masse de ceux qui possèdent aujourd'hui notre presse populaire, n'ont pas une éducation suffisante pour comprendre le caractère unique de l'Eglise Catholique, son appel à la société actuelle et l'importance qu'il y a à la connaître. Ils n'imprimeraient pas, non plus, la vérité catholique, sauf en cas d'actualité sensationnelle occasionnelle et la presse à sensation est un mal que les hommes qui possèdent la culture élevée catholique, doivent fuir comme ils fuient la peste.

Pour ma part, je pense que l'éveil viendra par un grand changement politique dans le plus vaste monde de l'Europe Continentale, qui impressionnera peu à peu l'opinion par les résultats de la force catholique grandissante.

De même que les Protestants désuets, qui détestaient et craignaient les progrès de la science, ont été de notre temps obligés, aussi ignorants qu'ils soient, d'accepter ses résultats, ainsi l'ignorance de parti pris, de ce que l'Eglise Catholique est, de son pouvoir grandissant, de sa signification politique, cette ignorance sera, à la fin, impressionnée par la découverte que sa culture est certainement en grande avance dans l'Europe Continentale, que son importance historique n'est pas en péril — qu'elle s'élève — qu'elle pense plus fortement et plus clairement, et que ses adversaires en pensée et en action internationale — comme la Prusse — se sont affaiblis, pendant que ses protagonistes — comme la Pologne et l'Italie — ont, dans la suite des temps, grandis.

En résumé, il me semble que rien ne peut être fait par la presse, sauf des appels longuement répétés, des protestations, des interrogations; non point par des exposés directs

Salle de l'UNION COLONIALE, 34, rue de Stassart, BRUXELLES

CONFÉRENCES

CARDINAL MERCIER

SEPTIÈME ANNÉE

Prendront la parole cet hiver à la tribune des Grandes Conférences Catholiques

MONSEIGNEUR SEIPEL, ex-chancelier d'Autriche (en février),
M. PAUL CLAUDEL, ambassadeur de France (1^{er} décembre),
COMTE DE SAINT-AULAIRE, ambassadeur de France (2 mars),
M. CHARLES BENOIST, de l'Institut, ambassadeur de France (22 décembre)
SA GRANDEUR MONSEIGNEUR GRENTE, évêque du Mans (23 février),
LE RÉVÉREND PÈRE SANSON, prédicateur de Notre Dame
M. L'ABBÉ BERGEY, député de la Gironde (26 janvier),
MADAME DUSSANE, sociétaire de la Comédie-Française (14 décembre),
M. LÉON DAUDET (27 janvier),
M. LOUIS MADELIN, député des Vosges (4 janvier),
MARQUIS MARIE DE ROUX, bâtonnier de Poitiers (12 janvier),
M. RENÉ BENJAMIN (19 janvier),
M. ANDRÉ BELLESSERT (17 novembre),
M. JACQUES COPEAU, fondateur du Théâtre du Vieux-Colombier (16 février),
M. FRÉDÉRIC LEFÈVRE (25 novembre),
M. ANTOINE RÉDIER (8 décembre).

La deuxième conférence sera donnée le MARDI 16 FÉVRIER, à 5 heures, par M. JACQUES COPEAU

Sujet : *Les conditions de la rénovation de l'art dramatique*

CARTES : 10 francs.

La location des places se fera, comme l'année dernière, par les soins de la Maison LAUWERYS, 36, TREURENBERG, tous les jours (dimanches et fêtes exceptés), de 9 1/2 à 12 heures et de 2 1/2 à 5 heures.

Les Conférences paraîtront dans LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS

et documentés; car ceux-ci ne seraient pas admis, ou admis seulement dans un milieu vulgaire et dégradant dans quelque journal «jaune», comme un article sensationnel.

Nous pouvons agir beaucoup par la méthode très lente des articles, discours et livres, par lesquels, pendant toute une génération, la théorie du Socialisme (par exemple) a été rendue populaire à des millions d'individus, alors que le Socialisme n'était, au début, que l'excentricité d'un petit nombre.

Mais l'essentiel sera fait, non pas ici, en Angleterre, par nous, mais par la logique des faits, en Europe.

Hilaire BELLOC.

Poèmes hagiographiques

M. Paul Claudel vient de publier une quinzaine de poèmes hagiographiques, qui sont parmi les plus beaux de toute son œuvre de grand lyrique chrétien. Cela s'appelle, cette fois : *Feuilles de Saints* (1).

Je dirai tout de suite que point n'est requis d'être canonisé pour se voir célébrer par Paul Claudel.

Verlaine, à qui est consacré le premier morceau, ne prendra jamais rang parmi les chrétiens que l'héroïcité de leurs vertus a fait placer sur les autels. Tout au plus peut-on alléguer qu'il était de ces pécheurs inquiets et tristes, si capables de sainteté, quand ils s'y mettent. Mais il ne s'y mit pas avec assez de persévérance.

Il avait le sens de la caducité des choses temporelles et ne croyait pas que ce monde fût la vraie patrie de l'âme humaine :

*Le voici pour la première fois qui débarque...
N'ayant rien autre chose à révéler, sinon qu'il a retrouvé l'Eternité.
N'ayant rien autre chose à révéler, sinon que nous ne sommes pas au monde.*

Mais, au lieu de voir un directeur spirituel, il fréquentait les hommes de lettres, et, par là, on comprend qu'il ait si vite mal tourné :

Le voici pour la première fois qui débarque, et c'est parmi ces horribles hommes de lettres et dans les cafés...

Un seul homme dans le rive et la fumée et les bocks, tous ces lorgnons et toutes ces barbes immondes,

*Un seul a regardé cet enfant et a compris qui c'était,
Il a regardé Rimbaud...*

Si du moins Rimbaud lui avait appris comment on se sauve! Hélas! il ne lui enseigna qu'à mépriser les poètes parnassiens, et il lui apprit seulement comment faire des vers où on laisse parler son cœur. C'était juste un peu plus que rien.

*Il a regardé Rimbaud, et c'est fini pour lui désormais
Du Parnasse contemporain, et de l'échoppe où l'on jabrique
Ces sonnets qui partent tout seuls comme des tabatières à musique!*

Heureusement, Verlaine se voit arrêté par la police belge et nos tribunaux le condamnent à deux ans de prison. Il est incarcéré à Mons, où tout loisir lui est donné de réfléchir et de prier :

*Ecumant, à demi-jou et compromettant pour la sécurité publique,
Les Belges l'ont soigneusement ramassé et placé dans une prison
en briques.*

C'est le beau temps. Celui où la grâce le visite :

*A un mètre de ses yeux, il n'y a plus que le mur qui est nu.
Dehors le monde qui l'exclut, et, au dedans, Paul Verlaine,
La blessure, et le goût en lui de ces choses qui sont autres qu'humaines...*

Et petit à petit Verlaine est changé. Les consolations du cœur de Dieu descendent sur sa misère :

*L'intérieur où il est de ce lieu qui le préserve du danger,
De ce château par qui toute la misère humaine est époncée,
Pénétré de douleur et de sang comme le linge de la Véronique!
Jusqu'à ce qu'y naisse enfin cette image et cette jace qu'il implique,
Du fond des âges réactive au devant de sa face hagarde,
Cette bouche qui se tait et ses yeux peu à peu qui le regardent,
L'homme étrange peu à peu qui devient mon Dieu et mon Seigneur,
Jésus plus intérieur que la honte, qui lui montre et qui lui ouvre
son Cœur!*

Puis, pour son malheur, Verlaine recouvra la liberté, Il retourna parmi «tous ces lorgnons et toutes ces barbes immondes»; il but non seulement des bocks en quantité, mais il se mit au régime d'absorber au moins quatre absinthes par jour; il pratiqua l'impureté autant que l'ivrognerie, et perdit tout le fruit de ses mois de retraite. Au reste, il ne découvrit jamais l'art de vivre en pharisien décoré et respecté.

*Cet art honorablement de vivre avec tous ses péchés
Qui sont comme s'ils n'étaient pas, du moment où nous les tenons cachés.*

Il n'obtenait aucun succès avec ses vers qui avaient parfois treize pieds et aucune signification :

Le prix Archon-Despérousses n'est pas pour lui, ni le regard de M. de Montjon qui est au ciel.

*Il est l'amateur dérisoire au milieu des professionnels.
Chacun lui donne de bons conseils; s'il meurt de faim, c'est sa faute...*

Que Catulle Mendès garde la gloire, et Sully-Prudhomme ce grand poète!

Quant à lui, sa part fut de manger rarement tout son souf, de vivre en garni, d'être à l'hôpital comme chez lui, de connaître les marchands de vin par leur petit nom, d'être, en un mot, plus malheureux que les pierres. Il pécha beaucoup, expia énormément et Dieu sait comment il mourut. Il aurait fallu, à Verlaine, pour devenir saint, la prison perpétuelle, ou quelque couvent de Trapistes où il fût demeuré jusqu'à la mort.

Tel, du moins, nous apparaît-il au travers des chants que Paul Claudel a composés en son honneur, et pareille image semble assez fidèle.

* * *

Si le poète parle déjà si bien des pécheurs, que sera-ce quand il louera des hommes justes comme Georges Dumesnil, dont l'influence fut grande aux environs de 1912, et cet abbé Daniel Fontaine, curé de Saint-Antoine des Quinze-Vingts, qui était, paraît-il, la réplique parisienne du Bon Pasteur, père des pauvres et consolateur des hommes de lettres.

Le prêtre dans une humilité profonde, sans aucun étonnement jamais et sans colère,

Patient, et la bourse, à ce fils prodigue, une fois encore ouverte pour y puiser.

Sachant que la grâce toujours abonde par-dessus le péché.

Claudel témoigne que l'abbé Fontaine était encore plus miséricordieux que le fermier palestinien, père de l'enfant prodigue, et

(1) Paul CLAUDEL : *Feuilles de Saints*. Un vol. de 205 p. Paris : Librairie Gallimard. Bruxelles : en vente chez De Wit. Prix : 9 francs.

il prie le ciel de mettre toujours des prêtres aussi pitoyables sur le chemin des pécheurs relaps et repentants :

Que Dieu nous donne alors un père et non pas ce professeur béant et consterné.

C'est son métier de toucher à ça et il faut autre chose que moi pour faire peur à l'apôtre des chiffonniers.

Et voici l'acte de contrition et les réflexions du poète, encore imparfaitement corrigé de ses vices et habitudes mauvaises :

« Je fais le ferme propos... » Oui, et j'aurai fait les mêmes fautes demain ou cette après-midi.

C'est vrai que le diable est obstiné, — mais je suis encore plus bête que lui,

On ne me tuera pas si vite, j'ai appris à ne pas rester par terre comme une pierre et comme une chose en bois.

Quand je tomberais à chaque minute, je me relèverai soixante-dix-sept fois!

C'est dans les livres qu'on voit ces âmes d'un seul coup rincées et une seule fois pénitentes.

Si je ne puis marcher debout, eh bien j'avancerai à plat ventre!

L'idéal est, évidemment, de courir dans l'âpre route des vertus évangéliques; marcher est déjà moins bien, et se traîner est encore plus mal. Mais, qui ne voit qu'il vaut mille fois mieux se traîner comme on peut, que de s'assoupir le long du chemin et de dormir dans son péché!

* * *

Pour un malheureux comme Verlaine, Paul Claudel plaide les circonstances atténuantes, et il veut espérer en la bonté et longanimité divines, ce qui est bien son droit, et le nôtre.

Il tient, à l'occasion de la mort du curé Fontaine, des propos d'un lyrisme familial qui rendent le son même du plus pur évangile et des meilleures inspirations de Charles Péguy.

Il faut maintenant l'entendre célébrer les saints.

La fête de sainte Cécile se célèbre au mois de novembre.

Il commence son poème comme M. le curé commence son prône, Mais, attendez : vous verrez bientôt le lyrique décaler, prendre doucement son vol, puis tout à coup s'élever comme l'aigle, et, de ses yeux, fixer le soleil :

La fête de sainte Cécile se célèbre au mois de novembre,

Et comme ces fruits de l'automne finissant pour mûrir que l'on met en chambre,

C'est le temps qu'à pleines charrettes nous voyons décharger à la porte de nos basiliques,

Timbales, trombones, contrebasses, les pupitres et tous ces vases de musique,

Pour soutenir la voix de quatre cents choristes vigoureux;

C'est tout le son de la terre et de l'homme ensemble savant et mûr, en ce jour que nous consacrons à Dieu.

Mais dans le printemps des persécutions, parmi les branches ruisselantes,

Cécile, avant toutes les fleurs, fut le premier oiseau qui chante,

Trois notes seulement, ce qu'il sait! écoute, l'hiver est fini,

L'affreux hiver païen, la tristesse de ce qui est mort et pourri...

Bourreau! c'est en vain que tu l'y prends à trois fois pour l'exterminer!

Fil ennemi de la joie! tu ne peux, avec ta grande arme de fer,

Dans cette gorge modulante interrompre la gamme involontaire...

La robe de Cécile est rouge et le sang vient à chaque coup plus fort!

Entends, plus haute à chaque coup, cette voix victorieuse de la mort!

Jusqu'à ce qu'enfin tout à fait séparé de l'enfant qui ne le peut plus retenir,

Le jubilant Alleluia monte dans l'inextinguible saphir!

« L'affreux hiver païen » : cette expression afflige beaucoup un critique, comme M. Paul Souday, admirateur, certes, du génie de Claudel, mais qui voudrait voir notre poète chrétien traiter avec respect les pires sottises des sophistes incrédules.

La façon encore plus irrespectueuse dont saint Georges parle du démon qu'il vient de mettre hors de combat, n'est pas pour plaire davantage aux libres-penseurs qui balancent toujours, ainsi qu'on sait, à choisir entre Dieu et le diable, comme l'âme de Buridan hésitait entre le seau d'eau et le picotin d'avoine.

Ce n'était qu'un sale dragon, dit saint Georges, une espèce de grande limace dégoûtante, il n'y a qu'à le regarder, et ce que les savants ont bien raison d'appeler un reptile!

Le voilà qui répand tout bêtement par la panse; c'est moi-même qui lui ai fait ce grand trou, et l'on ne m'aurait jamais fait croire que ce fut si facile!

Au milieu de ces torrents de flamme inoffensive et de fumée, et toutes ces culbutes pour la galerie pittoresques et cette gueule... comique et furibonde,

Tellement que je ne pouvais pas m'empêcher de rire, cependant que je lui crevais la bonde!

Prends ma main, petite fille...

Et le dragon n'a rien pu contre toi...

Peut-être se trouvera-t-il de bonnes âmes pour trouver ce langage trop vert. Comme si le démon méritait mieux, et qu'on nût des gants pour lui parler! Les bonnes âmes ainsi disposées feront mieux de broder au crochet ou d'aller entendre des conférences que de vouloir juger les écrivains catholiques. On sait, d'ailleurs, que beaucoup d'entre elles traitent le démon et ses amis avec force ménagements, réservant leur fiel et leurs lettres anonymes pour le prochain, et particulièrement, pour leurs coreligionnaires...

OMER ENGLEBERT.

L'aspect religieux de Moscou*

Le concile de la hiérarchie synodale.

(Suite)

Commencé le jeudi 1^{er} octobre par des cérémonies religieuses, le « Troisième concile national » avait contrôlé les mandats de ses membres le 2 et le 3. Après les fonctions liturgiques du dimanche 4, il examinait le lundi 5 la gestion du synode depuis deux ans. On approuva d'abord l'exclusion des « politiciens de gauche et de droite ». On constata ensuite que les Tykhoniens, invités aux élections et au concile, avaient refusé d'y prendre part. C'est sur eux, déclara-t-on, et sur leur opposition anticanonique, que retombait la responsabilité de la division qui désormais s'éterniserait au sein de l'orthodoxie russe. Les hiérarchies rouges n'avaient même pas été invitées; nul ne les prend au sérieux.

Plus dangereuse apparait, au contraire, à presque tous la prétendue hiérarchie inaugurée par Lipkivsky pour l'église auto-céphale panukrainienne. Son particularisme local, son nationalisme ukrainien, sa célébration de la liturgie en langue populaire, le talent et l'activité de plusieurs de ses chefs entraînent, semble-t-il,

(*) Voir *La revue catholique des idées et des faits* du 5 février 1925.

en grand nombre les orthodoxes du Sud-Ouest. Pour remédier à cette défection, les évêques et prêtres venus d'Ukraine obtiennent que, le 7 octobre, toute la séance du matin soit consacrée à une proposition qu'ils développent longuement à la tribune : l'autonomie — l'autocéphalie complète — doit être accordée à leur hiérarchie régionale; ils resteront en contact avec l'orthodoxie moscovite, prendront part à ses conciles, mais sans lui être soumis. Ils auront leurs propres synodes, leurs conciles à eux... La lutte est vive. Plusieurs craignent que d'autres régions ou d'autres nationalités ne réclament la même indépendance religieuse : le gouvernement des soviets ayant multiplié les républiques et les territoires indépendants, chacune de ces divisions politiques va-t-elle constituer sa propre église? Ce serait conforme aux principes qui ont séparé Byzance de Rome, mais quel morcellement en résulterait! Et quel trouble éprouveront les fidèles, s'ils doivent se retrouver entre tant d'orthodoxies et spécialement entre deux ou même trois *autocéphalies* d'Ukraine! Cependant un vieil archevêque à barbe blanche insiste, explique, insiste encore : ce n'est pas un principe nationaliste qui l'inspire, puisqu'il est lui-même de grande Russie, mais il démontre que, sans l'autocéphalie nouvelle, celle de Lipkivsky serait sûre de triompher. Finalement, un vote presque unanime lui donne raison.

Une émotion extrême jette alors les évêques de Russie dans les bras de ceux d'Ukraine. Le métropolite de Kharkov, qui présidera à cette nouvelle autocéphalie contre celle que Lipkivsky dirige à Kiev, monte sur la scène, il baise trois fois sur les joues près des lèvres tous les vieux métropolités, puis comme on l'acclame, il se prosterne face à l'assemblée et baise le sol qu'il frappe ensuite du front. Quand il se relève, tous entonnent d'une voix grave et solennelle l'acclamation liturgique, *Ad multos annos. Mnogaya lieta*. Les nombreuses répétitions de ce polychronion se terminent par une demande de bénédiction; le métropolite joint les deux mains, enlace les doigts suivant une rubrique très spéciale, et bénit ainsi ses pairs et les délégués. Puis les embrassements reprennent, tandis que le gros des auditeurs se déverse vers le corridor : la séance a duré de dix heures du matin à deux heures trois quarts.

Elle reprendra dans l'après-midi, sur les questions de presse, puis de nouveau à sept heures du soir. En se soumettant à la censure, en évitant toute question de politique, plusieurs hebdomadaires ecclésiastiques ont pu reprendre leurs publications : il faut leur assurer des lecteurs et de bons articles. Ici se dessine très nettement la position de cette hiérarchie. Cherchant une analogie dans l'histoire de la révolution française, elle compare les tykhoniens d'aujourd'hui au petit groupe des évêques insermentés qui, en France, tentèrent durant quelques mois de garder leurs sièges, même après le concordat; elle méprise les hiérarchies rouges, semblables aux *jureurs* qui sacrifièrent la religion aux passions révolutionnaires. Elle-même s'appelle volontiers *concordataire*. Un métropolite, qui a beaucoup voyagé et séjourné souvent en France et en Italie durant sa jeunesse, m'explique en quel sens : « Trois patriarches de Constantinople ont invité la hiérarchie tykhonienne à reconnaître les décisions du concile de 1923, et le patriarche lui-même à se démettre. Pie VII n'avait pas rencontré cette obstination. Comme lui, nous pensons que la vraie tâche de l'Eglise est de défendre la foi et la moralité, d'organiser la vie religieuse. Nous ne discutons pas la révolution accomplie, nous nous plions au régime de fait, mais nous luttons contre les théories impies et contre leurs propagandes. Pour modifier les lois antireligieuses, pour reprendre une action sur la jeunesse, pour pouvoir prêcher, nous devons montrer que l'orthodoxie ne s'identifie pas par principe avec l'autocratie et le starisme, qu'elle vise à servir les âmes, quelles que soient les conditions politiques. Quand je n'étais qu'un jeune homme, Léon XIII m'a reçu, et

aussi le cardinal Rampolla; j'ai assisté aux débats de la presse en France sur les directions pontificales. Elles m'ont éclairé, moi, pour mon attitude actuelle; ma famille appartenait à l'aristocratie, elle était riche, elle est ruinée, plusieurs sont irrités contre moi, mais n'est-ce pas le devoir? »

Le soir du mercredi 7 octobre, s'ouvrit à sept heures la troisième séance de la journée. Elle fut consacrée tout entière à une conférence du métropolite Alexandre Vvédensky : « Comment sauvegarder et développer actuellement la foi chrétienne dans les âmes russes »? Après son succès de la veille, il pouvait parler au concile avec autorité. Sa conférence, suivie par tous avec une extrême attention, dura plus de deux heures. La parole, dans cette salle plus petite, devant cinq cents auditeurs au parterre et deux cents dans les tribunes, pouvait être, plus que la veille, nerveuse, sans arrêt, sans apprêt. Elle obtint à nouveau un succès extraordinaire. Je la résumerai assez largement, pour donner une vue plus directe sur l'état des esprits et des âmes (1).

Il ne nous est plus permis, remarque l'orateur en débutant, d'escompter que l'esprit naturellement religieux de notre peuple suffira toujours à sauver sa foi. La religion est attaquée partout. Si nous n'instruisons pas notre bon peuple russe, il deviendra incroyant, impie. Nous ne le sauverons qu'en étant actifs, des « activistes »; nous devons instruire. Sachons donc d'abord nous-mêmes ce que nous devons enseigner, apprenons aussi comment nous enseignerons. Les objections, les préjugés contre la religion sont répandus systématiquement par les écoles, par la presse, par d'innombrables services de propagande. Tout Russe entend répéter maintenant, dès son plus jeune âge, que la religion est contraire à la science, qu'elle est une névrose, une déformation de l'instinct sexuel... Il faut donc s'habituer à bien comprendre les questions de nos ouailles, il faut être en état de leur prouver la spiritualité de l'âme humaine, de son intelligence et de sa liberté, l'existence de Dieu, auteur du monde et de l'homme, et donc la nécessité d'une religion.

Cette première partie s'achève assez rapidement, les esprits étant encore éclairés par les débats de la veille. La seconde, longuement développée, parle de Notre-Seigneur Jésus-Christ. J'écoutai très attentivement. Le prêtre, l'évêque, le conférencier

(1) En rapportant comme simple témoin ce que j'ai vu et entendu, je serai sans doute accusé par certains de prendre parti. Non, je raconte simplement les faits. Je n'ai eu aucun entretien particulier avec le métropolite Alexandre Vvédensky. Avant d'aller en Russie, je le connaissais par les articles de la hiérarchie émigrée et aussi par une brochure qu'il publia en 1918, *La Vérité sur l'Union (Pravda ob ounii)*. Aujourd'hui, tandis que j'écris ces notes à Rome, en plein air, face au Colisée, le jour de sainte Catherine d'Alexandrie, mon papier repose sur cette même brochure. Dans les trente premières pages, dix chapitres maudissent l'idée ou plutôt le spectre de l'union; les trente-cinq dernières attaquent « les erreurs catholiques ». Cette brochure, éditée à Odessa par l'imprimerie diocésaine (de l'ancien régime), contient d'innombrables inexactitudes et des naïvetés, attribuables aux sources de l'auteur plus qu'à lui-même. Vvédensky avait alors vingt-neuf ans, il avait beaucoup lu et même beaucoup écrit. Mais de quoi se composait donc la bibliothèque du métropolite Platon, son protecteur d'alors, émigré aujourd'hui? Il y a trouvé que les papes, à Rome et dans toute l'Italie, empêchent (en 1918!) d'enterrer publiquement les Russes ou d'ériger une croix sur leur tombe (p. 8); il y a lu que le prince Max de Saxe écrit (et il cite entre guillemets) : « Il faut soumettre l'Orient à Rome, afin que Rome puisse en exploiter la puissance, y dominer, devenir ainsi maîtresse du monde et par l'Orient s'approprier l'argent de l'univers tout entier » (même page). Ses sources lui apprenaient aussi que les papes saint Zéphyrin (198-217) et saint Calixte (217-222), tous deux martyrs, furent hérétiques et convaincus d'hérésie par saint Hippolyte... (pp. 43-44). Pour chacune de ces contre-vérités, les maîtres qu'il cite, Philarète, surtout, portent les plus grands noms de la théologie russe au XIX^e siècle. A mesure que des érudits russes pourront étudier librement l'histoire et les écrits de leurs théologiens nationaux, leur piété s'étonnera de ce qui a pu être débité ou cru par leurs derniers prédécesseurs.

laïque doivent faire connaître Jésus-Christ à leurs auditeurs. Pourquoi? — Parce que l'hommage à son icône ne suffit pas, il ne durera pas si le baptisé ignore ce qu'il devrait savoir et croire sur le Sauveur. Qui donc est le Christ? — Il est homme, l'Homme parfait dans son intelligence, dans sa vie morale, dans son enseignement, dans son amour pour les humbles. Il est infiniment plus, il est le Fils de Dieu, vrai Fils de Dieu, pas dans un sens figuré, mais réellement, métaphysiquement, consubstantiel au Père selon la définition de Nicée. Incarné, homme comme nous, il reste le Verbe éternel, vrai Dieu de vrai Dieu... Ni l'histoire, ni la psychologie, ni la pathologie avec ses blasphémateurs spécialisés ne peuvent découronner le Christ de sa mission divine, de sa divinité personnelle...

J'avoue que j'éprouvais une extrême joie d'entendre, en ce Moscou de 1925, cette profession de foi, exprimée avec élan, gravité, chaleur. L'auditoire était haletant, et l'orateur s'émouvait lui-même en répétant les hommages d'adoration et d'amour au Christ Homme-Dieu, né de la très pure Vierge Marie, Mère de Dieu. Dans la première partie, malgré quelques traits décochés selon la tradition russe contre la scolastique, il avait emprunté toutes ses preuves à la philosophie et à la science, sans doute, mais aussi de fait sans le remarquer à cette scolastique décriée : ses arguments sont, en effet, indispensables à qui veut prouver la spiritualité de l'âme et l'existence de Dieu. Au contraire, la philosophie n'est point en état de démontrer ou même de deviner la divinité du Christ. Vvédensky remarque avec raison, que les preuves en doivent être cherchées dans l'autorité de l'église, dans sa foi primitive traditionnelle. Car cette foi elle-même repose sur l'action du Christ, sur sa vie, sur ses paroles, sur le témoignage divin manifesté dans ses œuvres : bien avant saint Paul, Jésus lui-même, thaumaturge saint et bon, a voulu être reconnu comme « Fils du Dieu vivant, Seigneur et Dieu » garanti aux hommes par la sanction divine de ses miracles. Une bibliographie des principaux travaux récents, publiés en toutes langues sur la divinité de Jésus, est alors indiquée en passant, notamment pour servir à la réfutation des traductions russes de Renan. Le principal exposé moderne, le chef-d'œuvre du P. Léonce de Grandmaison, n'est pas cité pourtant; il n'a pu franchir encore les frontières d'après guerre. Cette deuxième partie sur la divinité du Christ esquisse la réfutation des erreurs, prétendues scientifiques, contre la divinité du Christ, elle aboutit à une très belle conclusion sur la manifestation de l'amour divin au Calvaire : la Croix où l'Homme-Dieu meurt librement, par amour, apporte la solution à tous ceux qui se scandalisent de constater dans un monde, créé par Dieu, la souffrance, le péché, le mal.

Mais — et c'est la troisième partie, que je n'attendais pas et qui a produit sur l'auditoire une énorme impression — il ne suffit pas d'étudier spéculativement la personne du Christ et sa beauté morale. Il faut entrer en contact avec elle, pénétrer dans son intimité, vivre de sa vie : « Nous n'aurons pas vraiment sauvé les jeunes et leur foi, si nous ne les mettons pas en relation étroite avec le Christ. Pour que la jeunesse se donne au Christ, nous devons d'abord donner le Christ à cette jeunesse : don mutuel, où le Christ est premier à s'offrir. Le chrétien doit communier, communier avec foi, communier souvent. » Ces exhortations à la communion fréquente sont extrêmement rares en Russie, presque inouïes. Mgr Ciéplak, devant qui je les citais à Paris, le soir du 30 octobre, m'interrompit : « Oui, Vvédensky recommandait déjà la communion fréquente dans les années qui ont précédé mon procès ».

Ses paroles sur la sainte Eucharistie continuent avec onctions Par un avis qui n'est pas superflu là-bas, il déclare : « Faisons comprendre que l'Eucharistie mérite bien plus de respect qu'une icône. Jésus-Christ y est présent; vraiment, pas seulement par

image ou par figure ou par symbole, mais lui-même mystérieusement, Dieu caché, Dieu ressuscité ». Exposant alors le dogme de la présence réelle, il insiste pour que le clergé développe sa propre foi au sacrifice liturgique et en inspire le goût aux fidèles. « Alors, dit-il, les âmes se détacheront de leur égoïsme; unies si intimement au Christ Jésus, elles comprendront qu'elles doivent tendre à prendre ses sentiments, son amour pour leurs frères, pour tous les hommes. De l'amour du Christ naîtra l'amour de l'Eglise, le dévouement envers elle. La foi sera sauvée, accrue, agissante, non par des mesures de politique, mais par l'esprit d'union au Christ, par la soumission filiale avec lui à son Père. Ce sera vraiment une vie chrétienne, une aspiration à ce que Dieu et son Fils éternel et l'Esprit Saint soient réellement le Roi, le Tsar des âmes de bonne volonté. Il doit régner, régner sur toutes, pas seulement sur la nôtre ou sur celles d'une famille ou d'un pays, mais sur celles de tous les hommes : travaillons donc au règne de Dieu par son Eglise universelle dans l'amour fraternel en la vérité de la foi ».

De nouveau, le succès est immense. Le métropolite est longuement acclamé. L'assemblée, debout, entonne le polychronion : *Mnogaya lieta*, avec enthousiasme. Les jalousies, qui naissent généralement de tels succès, se dissimulent. Les évêques comme les laïques demandent la bénédiction, et, sous les deux mains enlacées qui tracent le signe de la croix, les plus vieux métropolitains se sont inclinés. L'orateur garde, malgré l'épuisement visible, une attitude modeste et simple. Les évêques, beaucoup de prêtres viennent l'embrasser.

Pendant la foule des délégués s'écoule lentement, gravement, dans le couloir. Un d'eux s'approche de moi, un laïque distingué : « Je suis bien heureux, me dit-il en anglais, que le métropolite ait exposé la mystique catholique, nous en avons tant besoin! » — « C'est bien dommage, interrompt en français une dame âgée qui descend des tribunes. On m'interdit de parler en public parce que je ne suis pas déléguée, mais je voudrais protester contre le métropolite. Tout cet arsenal de dogmes et de pratiques est peut-être orthodoxe, catholique, c'est tout un, mais il est contraire à l'Evangile. Avez-vous lu le chapitre III de saint Jean? Jésus y dit bien que personne ne peut comprendre l'Esprit, s'il n'est pas né à nouveau de l'eau et de l'Esprit. Le pasteur Vinet expose très bien ce passage. Malheureusement nos prêtres russes n'y veulent rien comprendre. Je n'en ai trouvé, dans tout Moscou, qu'un seul qui fût docile à l'Esprit... ».

De fait, à deux reprises dans les séances suivantes, un prêtre, d'allure étrange et semblant atteint de maladie nerveuse, essaie de recommander une réforme qui suivrait l'exemple des Baptistes. La première fois, il est vivement interrompu : « Mais vous n'êtes pas orthodoxe! D'où êtes-vous délégué? Il doit bien avouer qu'il n'est pas délégué. La parole lui est retirée. Elle lui est unanimement refusée la seconde fois, lorsque, s'étant glissé jusque sur la scène, il essaie de s'imposer à l'attention et de dominer les protestations des opposants. La dame, qu'il retourne consulter constamment, continue dans les corridors une propagande qui semble rester stérile; elle se retrouvera aux réunions rouges d'Antonin, avec l'autre dame qui voulait être mon interprète chez le métropolite Pierre de Krouty. Elle cesse de m'importuner, quand je refuse nettement d'emporter à Paris « des lettres pour les officiers blancs de l'émigration »; les agents provocateurs sont parfois plus habiles...

La journée conciliaire du jeudi 8 octobre est consacrée à des questions de discipline ecclésiastique. Une multitude de délégués viennent parler pour ou contre une application plus rigoureuse des canons. La variété de leurs types m'intéresse autant que celle

de leurs opinions. Une réunion du clergé orthodoxe est encore une exposition permanente de chevelures d'hommes : leur opulence et leur diversité étonnent toujours un Occidental. Sans doute évêques et prêtres de cette hiérarchie sont libres de tailler barbe et cheveux. La plupart préfèrent les garder inviolés, en stricts Nazaréens : très rares sont ceux à qui les Tykhoniens peuvent reprocher de « diminuer sur leur face et sur leur tête l'œuvre divine ». Sur quatre-vingt-trois évêques présents, deux seulement rasant la barbe, quelques autres la taillent plus ou moins longue et combinent moustache, favoris, barbiche au gré des goûts les plus profanes. La plupart étalent dans toute son ampleur leur parure d'ivoire mat ou d'ébène pur. Même variété aux joues et au menton des deux cents prêtres : les blonds et les roux s'affranchissent plus aisément, sinon du concile *in Trullo* que la tradition byzantine s'obstine contre toute évidence historique à présenter comme sixième œcuménique, du moins de son canon 96 (1).

Ce qui est incomparable, ce sont les chevelures ! Il en est qui descendent tout droit, lisses, bien peignées, tendues, jusqu'au dessous de la taille, à la hauteur des genoux, blanches, noires, blondes, grisonnantes. D'autres prennent — naturellement ou par de savantes préparations — les aspects les plus extraordinaires. Des cheveux qui doivent bien mesurer plus d'un mètre de long, sont tellement bouclés, frisés, repliés, ondulés, papillottés, soulevés qu'ils ne touchent même par les épaules : aucune perruque du grand siècle n'égalait ces roues énormes, au milieu desquelles la face se dégage, tantôt menue, ascétique, allongée encore par une interminable barbe en pointe; tantôt rayonnante comme un soleil sous une crinière d'or. Je ne parle pas d'imagination, j'ignore plutôt comment décrire ce qui me remplissait d'étonnement pendant ces jours, ce que je retrouve sur la photographie... Pendant les séances, toutes les têtes sont découvertes et je puis les contempler à loisir. Il y a, paraît-il, des spécimens encore plus « admirables » chez les Tykhoniens. A la sortie et dans les rues, les coiffures les plus diverses couronnent ces chevelures ; chapeaux mous et melons de toute couleur, haute-forme, casquettes, mais pourtant le plus souvent le voile des moines avec le haut *calimavkion*. Ce tube cylindrique, sans bord, est généralement noir; les évêques l'ornent souvent d'une croix de petites pierres à la bordure supérieure; il est blanc pour les métropolitains, qui, me dit l'un d'eux, ont emprunté la couleur du pape par une tradition venue de Nijni-Novgorod. Avec leurs grandes bottes, nécessaires dans les rues de Moscou et plus encore sur les routes de campagne, avec les soutanes noires, blanches, réséda, orange, grenat, grises, certains de ces ecclésiastiques seraient pris à Paris pour des officiers de Cosaques. L'ensemble pourtant garde un aspect sacerdotal.

Les questions de discipline, relatives à ces chevelures et à ces barbes, sont déjà tranchées pour cette hiérarchie : elle accorde la liberté. Elle suit aussi le nouveau calendrier; elle admet que dans certains cas un prêtre veuf puisse se remarier, et un prêtre marié recevoir la consécration épiscopale. Aujourd'hui, la question posée est plus générale : tout en conservant le principe de cette liberté, le concile laissera-t-il à chacun le droit d'en user à son gré? Le

(1) Le *Πηδάλον*, commentaire du droit canon oriental publié à Leipzig en 1800, traduit dans presque toutes les langues des orthodoxies dissidentes, souvent réimprimé par les soins des Patriarcats et Synodes, enseigné expressément (édition d'Athènes, 1908, p. 299) : « Le présent canon condamne les prêtres latins qui se rasant la moustache et la barbe pour paraître jeunes, gracieux et avec un visage de femme. Car Dieu interdit même aux laïques de se raser, et le Fils de Dieu ne se rasait pas quand il était sur terre... Car la barbe est ce qui différencie visiblement l'homme et la femme. Voilà pourquoi un philosophe, à qui l'on demandait pourquoi il portait la barbe, répondit : Chaque fois que je passe les doigts dans ma barbe, je constate que je suis un homme et non une femme. » Voilà ce que peut raconter au XX^e siècle le recueil officiel, j'y insiste, du droit canon des dissidents. Et ce n'est point son passage le plus extravagant!

rapporteur a précisé les droits et devoirs respectifs des évêques, des prêtres, des assemblées de laïques : ainsi, dit-il, tout le corps ecclésiastique pourra se conserver et se mouvoir harmonieusement. Si les laïques gardent des initiatives et des contrôles, les décisions ne se peuvent prendre contre le gré du clergé et sans la sanction de l'évêque. L'évêque, s'il entre en conflit avec ses prêtres ou ses fidèles, est justiciable du conseil métropolitain et, en dernier appel, du Saint-Synode, où prêtres et laïques ont leurs représentants. Enfin, la décision du synode peut être cassée par le concile qui doit se réunir à intervalles fixes.

Quel sera cet intervalle? Certains proposent tous les ans ou tous les deux ans, d'autres tous les cinq ans. Vu le prix des voyages et des séjours, on se met d'accord pour décider comme en 1918, que le concile national doit se réunir tous les trois ans. Il renouvellera chaque fois le synode permanent, directeur habituel de l'orthodoxie nationale. Il élira en outre un second corps, plus nombreux, qui s'assemblera deux fois par an pour contrôler l'action du Saint-Synode et qui s'appellera *Bureau* ou *Commission du concile*.

Un des évêques s'était demandé s'il fallait tant songer à la discipline : l'Évangile, les Épîtres, les Actes des Apôtres, ne prédisent-ils pas assez clairement ce que doivent être les relations des fidèles et des pasteurs? — Non, répondent presque tous les autres orateurs qui disposent chacun de cinq minutes : les livres sacrés marquent l'idéal de la vie chrétienne, l'esprit à développer dans l'Église, mais les Pères ont reconnu la nécessité de codifier la pratique en des règles ou canons qu'il est permis d'adapter, mais non d'abolir dans leur ensemble. Un prêtre, dont l'allure douloureuse évoque aussitôt à ma pensée le Jérémie de la chapelle Sixtine, déclare solennellement : « Si nous n'observons pas une discipline — paternelle oui, mais ferme — nous tomberons dans l'anarchie. L'Église est un corps, soumis aux lois de sa vie propre : si un membre quelconque les enfonce, il met en péril toute la vie du corps. Pas d'anarchie, donc une discipline canonique ». Ce mot va maintenant se répéter de bouche en bouche, mais avec des variantes. L'archevêque Ignace, de Tver, qui doit bien savoir que sa chevelure rouge est la plus somptueuse de l'assemblée, reproche aux Tykhoniens d'avoir manqué à la discipline : ils ont violé leurs propres canons de 1917 qui subordonnaient le patriarcat au concile; ils auraient pu entraîner dans l'anarchie l'orthodoxie russe. Un laïque du Kouban se demande si la discipline sacramentelle ne suffit pas : « Nous ne pouvons naître, ni mourir, ni vivre sans prêtre : pour nous marier, il faut le prêtre. Le prêtre ne peut nous communier, s'il n'a pas été « marqué » par l'évêque. Il faut cette discipline-là; une autre est-elle nécessaire? — Oui, répond un laïque de Géorgie, qui fait, avant de parler, un lent et pieux signe de croix. Il faut plus que la discipline sacramentelle, car nous demandons à nos prêtres de nous former à la vie intérieure et, pour nous l'enseigner, ils doivent la pratiquer eux-mêmes, imiter les vertus du Christ, son obéissance, son humilité, son amour jusqu'au sacrifice total de lui-même. Car le Christ est la voie qui mène à la sainteté : apprenez-nous à l'imiter. — Oui, insiste un évêque, la discipline ne doit pas être regardée comme une chaîne, qui arrêterait la marche vers le progrès. Le Christ est la voie, et s'il invite à le suivre, à l'imiter, ce n'est pas en restant immobiles que nous lui deviendrons conformes; il nous précède, à notre tour de marcher à sa suite.

« Mais où cette voie nous conduira-t-elle? interroge l'archiprêtre Popov, professeur à Voronège. L'effort impérial fut toujours de guider l'Église russe par une *via media* qui ne serait ni le catholicisme ni le luthéranisme. La pensée religieuse ne doit pas s'arrêter à ces limites négatives. Elle cherche la voie authentique de l'Église, celle qui s'ouvrit au temps des apôtres et qui dans l'esprit de l'orthodoxie dogmatique reste fidèle au Christ, au Christ humble et

rédeempteur. Il faut donc que la discipline de l'Eglise favorise un accroissement de piété et d'ascétisme partout, et d'abord dans la vie de famille : l'exemple de cet ascétisme doit venir, rayonner, spécialement de la famille du prêtre. Si ces propres enfants connaissent davantage le Christ, s'il leur apprend par sa vie personnelle à imiter le Christ, s'il vit et s'il les fait vivre selon l'esprit du Christ, toute la paroisse en ressentira les effets ».

« Peu nous importe, ajoute un laïque, si le prêtre est marié ou non, s'il a les cheveux longs ou courts, si son habit et son chapeau ont telle ou telle forme. Ce que nous lui demandons, c'est d'être en même temps un prêtre et un homme moderne; qu'il donne à des hommes qui doivent être modernes, l'exemple d'une vie entièrement dévouée au Christ ».

Alors, pour la première fois devant moi, une des déléguées demande la parole. C'est la sœur Smirnova, élue par le diocèse de Nijni Novgorod. En robe noire, comme une Ursuline, avec une ceinture de cuir et un voile blanc, cette petite religieuse, toute menue et qui paraît n'avoir pas vingt ans, parle sans apprêt : « Nous devons tous contribuer à sauver dans notre peuple la foi chrétienne. L'incrédulité, l'athéisme, l'immoralité se livrent à une propagande acharnée. A nous de lutter contre elle, quel que puisse être pour chacun de nous le péril de cette lutte. La constitution déclare que la propagande religieuse est libre, comme celle de l'irréligion. Le concile use de cette liberté, et recommande d'en user. Usons-en aussi pour la prière. Que les prêtres me pardonnent, si je leur dis avec respect le souhait du peuple russe : il leur demande de célébrer saintement la liturgie. Que leur conduite, que leurs attitudes de célébrants prouvent leur amour pour Jésus-Christ, elles inspireront alors le même amour aux assistants. Alors, si nous aimons Jésus-Christ, nous aimerons nos frères, et la charité fraternelle des chrétiens entre eux et pour les autres restaurera la vie chrétienne et sauvera la foi. Presque tout l'avenir religieux de la Russie dépend de cette question : comment nos prêtres aimeront-ils Jésus-Christ, Jésus-Christ crucifié? »

Et la petite religieuse Smirnova, déléguée de Nijni Novgorod, redescend les marches de l'escalier, avec simplicité. Personne n'applaudit, parce qu'il est convenu que l'on n'applaudit pas au concile. Mais sa parole a dû émouvoir plus d'un de ces ecclésiastiques chenus, distraits parfois pendant les autres harangues, mais qui, pour elle, ont fait silence.

D'autres orateurs signalent le danger des propagandes sectaires, baptistes et stouindistes (ou piétistes) dans les campagnes et parmi les enfants, avec les conséquences d'irréligion qui suivent le plus souvent une exaltation transitoire. Finalement, le bureau s'offre à rédiger des règles disciplinaires qui s'inspireront de ce principe : « Même en des points qui n'ont aucune importance dogmatique, comme la barbe, les cheveux, le second mariage des prêtres veufs, l'élection d'évêques mariés, il convient de suivre une ligne de conduite qui ne scandalise pas le peuple. Il convient que le clergé accepte des sacrifices, même non nécessaires, lorsqu'ils sont une condition de la confiance du peuple ».

Ainsi s'achève cette longue journée du jeudi 8 octobre, dont je notais sur place les diverses manifestations, afin de pouvoir dépeindre aujourd'hui plus au vif l'aspect du concile.

Le vendredi 9 octobre, la séance s'ouvre à dix heures par trois rapports sur la formation ascétique et intellectuelle du nouveau clergé. Un jeune évêque vicaire (ou auxiliaire) de Léningrad, capable de s'exprimer en français assez correctement, Mgr Alexandre, parle le premier : moine et professeur d'apologétique en cette seconde Académie ecclésiastique qui a rouvert ses cours au début de 1925, il insiste sur la valeur religieuse et scientifique que doivent avoir les prêtres de l'avenir s'ils veulent garder ou ramener à la foi chrétienne les milieux intellectuels : la propagande d'irréligion

a sévi dans les pays occidentaux, en France par exemple, plus violemment qu'en Russie et depuis bien longtemps. Pourtant la vie religieuse y demeure puissante, elle y progresse dans les universités et dans les groupes d'étudiants les plus instruits. Pourquoi? Parce que les évêques et le clergé ont cultivé simultanément la piété et la science. On sait que leur foi est associée au plus haut degré du savoir moderne. Il faut donner le même exemple en Russie ».

Voici maintenant le tour des professeurs Zarine et Titlinov, de Moscou. Ces deux laïques, suivant le vieil usage russe, enseignent la théologie aux clercs, comme avant la révolution. Le premier parle de l'enseignement oral qu'il faut organiser en diverses villes de la Russie pour la préparation des prêtres, l'autre de l'action à exercer sur le clergé et sur les laïques instruits par une Revue théologique qui devrait être à la fois pratique et scientifique. Le professeur Zarine a eu l'obligeance de me remettre le texte dactylographié de son rapport; aucun autre, à ce qu'il me semble, n'avait ainsi préparé quelques copies de ce qu'il lisait au concile. Sans présenter mes propres observations, je me limite, ici comme partout, à rapporter strictement dans les grandes lignes ce qui s'est dit et fait à ce concile; je ne discute ni ne juge, je résume.

Le professeur Zarine part de ce fait que le Christ enjoint simultanément à ses apôtres d'enseigner et de baptiser : « L'enseignement ne suffit donc pas à faire naître les âmes, parce qu'il leur faut en outre l'action mystique du sacrement. D'autre part, le rite liturgique ne dispense pas l'adulte de s'offrir au Christ en un hommage réfléchi et libre qui n'est pas possible sans l'instruction : *Vous connaîtrez la vérité et la vérité vous délivrera* ». La foi ne suffit pas; elle est professée par une intelligence en qui elle doit s'harmoniser avec les autres connaissances humaines. « L'Eglise ne peut donc se contenter de dire qu'elle croit et en qui elle croit, elle doit proclamer le sens et le contenu des vérités de foi et de salut auxquelles elle croit. Voilà pourquoi, depuis les temps apostoliques, l'Eglise a toujours cultivé la science théologique. A cette tâche positive s'en joint une autre, qui n'est pas moins importante, une tâche apologétique et polémique. La mission œcuménique, universaliste, du christianisme incombe à l'Eglise; ses représentants doivent convaincre les incroyants eux-mêmes, manifester la vérité du Christ devant tous les égarés, faire briller la lumière du Christ devant toutes les âmes et ainsi rendre gloire au Christ, force et sagesse éternelle du Père ».

« Cette étude de la révélation divine s'associe à l'enquête sur l'œuvre du Créateur. Les Pères de l'Eglise s'y sont appliqués et ils la faisaient admirer de leurs auditeurs. Les saints Grégoire le Théologien. Nil le Sinaïte, Basile cherchaient dans la création les vestiges du Verbe, de la *Sophia* éternelle ». La scolastique, continue-t-il, déforma des deux façons la pureté primitive de cette théologie; d'une part en réduisant la science profane à n'être qu'une *servante*, sans lui laisser l'indépendance, et d'autre part en rejetant la méthode expérimentale et les enquêtes, soit l'ordre mystique, soit l'ordre physique. « La théologie scolastique est rationaliste. Nourrie d'auteurs catholiques et protestants, notre théologie classique soi-disant « orthodoxes » (1) ne les jugea que du point de vue confessionnel, en y supprimant ce qu'ils avaient eux-mêmes de confessionnel : l'écrivain starovière Malnikov n'a pas tout à fait tort quand il appelle notre ancienne théologie *la théologie errante*. Sans doute, dès avant la révolution, plusieurs de nos théologiens russes voulaient retourner à l'étude des Pères, mais « les représentants de l'orthodoxie officielle se montraient méfiant, hostiles même, et réprimaient durement ces essais. Notre mouvement actuel de rénovation tend à poursuivre cet effort

(1) C'est le professeur Zarine qui met le mot entre guillemets, p. 3.

orthodoxe de la science théologique en Russie et à ramener l'étude aux sources de la foi, à la Sainte Ecriture et à la Tradition apostolique. Cette renaissance de la science théologique en Russie s'inaugure dans des conditions particulièrement difficiles; mais, depuis les temps de Celse, la lutte contre le christianisme emploie les mêmes moyens : l'arsenal prétendu scientifique contre le « mythe » chrétien y a sa part. » Le théologien doit donc avoir l'esprit ouvert sur les sciences naturelles, comme sur les objections fausement répandues au nom du marxisme par les propagandistes de l'irréligion. Or, nous ne pouvons pas envisager actuellement une durée supérieure à trois ans pour les études théologiques : il faut donc prévoir une méthode pour les allonger, en partie par une préparation adaptée, en partie par des suppléments. D'ailleurs, en face de la propagande antireligieuse, il faut organiser à tous les degrés une intense diffusion d'apologétique : « il faut que partout où un agitateur antireligieux défie par affiches le clergé de répondre à ses objections, le prêtre ose ne pas faire défaut, ce qui permettrait à l'impie de se déclarer invincible. Tous ne sont pas préparés à cette lutte. Mais alors, puisque des professionnels de l'irréligion circulent partout, appelons, quand ils sont annoncés, des spécialistes de la riposte, des archiprêtres par exemple, qui puissent les réfuter. Dans chaque doyenné, et, en outre, chez l'évêque, il devrait y avoir des conférences périodiques pour préparer les prêtres à cette tâche nouvelle et nécessaire ».

En outre « le Bureau des Professeurs de théologie » a pris à la fin de janvier 1925 l'initiative d'organiser des cours de théologie de courte durée en divers centres successivement : « les professeurs B. V. Titlinov, S. M. Zarine, A. J. Pokrovsky et J. Kholopov ont réalisé à Rostov sur le Don et à Krasnodar des essais de ce genre. Les résultats ont été si satisfaisants que le Saint-Synode a décidé le 21 août dernier de généraliser cette institution ». Les écoles de préparation au sacerdoce pourront ainsi grouper des étudiants déjà préparés; celle de Vologda fonctionne depuis 1921. Elle est maintenant solidement établie. Celle de Koursk a besoin d'une bibliothèque, sans laquelle la formation scientifique des futurs prêtres est évidemment impossible. Le diocèse d'Orenbourg a voté, le 12 août 1925, une contribution de trois mille roubles or pour ouvrir une école analogue. Il en existe aussi à Oufa. Ailleurs, dans les diocèses d'Oulianovsk et de Voronège, le manque de ressources ajourne la réalisation des projets. Enfin, la première promotion de théologiens sortira de l'Académie de Moscou dans un an, de celle de Léningrad dans un an et demi. Partout cependant les ressources manquent, les professeurs ne peuvent imprimer leurs cours, les étudiants sont mal logés, et leurs santés périclitent. Le Saint-Synode a donc décidé, le 21 août dernier, d'organiser dans tous les diocèses, à partir de septembre, une quête mensuelle pour les établissements théologiques...

J'ai résumé assez largement ce mémoire de treize grandes pages dactylographiées, pour que le lecteur puisse juger par lui-même des préoccupations intellectuelles qui se firent jour en cette assemblée.

Avant que fût levée cette dernière séance qui dura de dix heures à trois heures et demie, le concile élut sans discussion, à l'unanimité, les deux listes qui lui étaient présentées pour la constitution du Saint-Synode et pour celle du Bureau du Concile.

Rendez-vous était donné pour le lendemain samedi à une heure, au Kremlin, dans la cathédrale de l'Assomption (Ouspensky Sobor). Un molébène solennel ou *Te Deum* d'action de grâces y fut en effet célébré, à deux heures de l'après-midi. L'attente me fut précieuse pour visiter les autres curiosités du Kremlin, généralement inaccessibles depuis 1918. Bien des Russes, venus des provinces les plus éloignées, n'étaient jamais entrés non plus dans l'enceinte presque sacrée. Ils parcouraient avec dévotion la somp-

teuse et sombre cathédrale de l'Assomption, érigée au dernier quart du quinzième siècle par Fioraventi de Bologne; ils admiraient les trônes impériaux et du patriarche dans la nef, celui des premiers métropolitains de Moscou dans l'abside. « C'est toute notre histoire nationale qui est ici », me disaient-ils, avec émotion. Certains ajoutaient, avec un air sceptique qui présageait la réponse attendue : « Y a-t-il en Occident des églises aussi antiques? » La stupeur de ceux-là était extrême, quand je répondais placidement : « Oui, certainement. Sans parler de Rome, avec les catacombes, avec les maisons et églises de saint Clément, de sainte Cécile, de sainte Prisque..., il y a en France beaucoup de cathédrales et d'églises plus anciennes; plusieurs, quand on commença à construire celle-ci, avaient déjà alors son âge d'aujourd'hui et davantage! » Et pour nommer un saint qu'ils peuvent connaître, je leur parle des grottes de saint Martin et de ses disciples à Noirmoutiers près de Tours...

La finesse des travaux actuels de restauration les ravit. Ils regrettaient bien les milliers de kilos d'or qui pesaient sur l'iconostase, mais était-ce plus beau quand c'était plus riche? Une partie du trésor a d'ailleurs été conservée, j'en puis juger en voyant les chapes d'or, portées par les métropolitains qui font leur entrée. Il semble, tant elles sont rigides, que ce soient des plaques métalliques ornées de pierres et de diamants. Les métropolitains Sérafim, Benjamin, Innocent officient, coiffés d'étréscellantes couronnes royales. Le métropolitain Vvédensky est avec eux. Après le chant du *Te Deum* slave, il prononce un discours bref, incisif : Nous devons servir le règne de Dieu, travailler à l'établir sur terre dans chaque âme et dans la société. Ne nous décourageons pas des difficultés : car le fruit de notre labeur doit mûrir pour l'éternité : son triomphe et le salut des âmes n'auront pas de fin. *Il faut que le Christ règne.* Mais ce Christ est signe de contradiction, et le serviteur n'est pas au-dessus du maître : rien d'étonnant donc si, de droite et de gauche on nous outrage. Bienheureux sommes-nous, au contraire, puisque l'on dit du mal de nous à cause de son nom : les uns, parce que nous proclamons que le Christ est roi, Tsar immortel de la Russie comme de l'univers : les autres, parce que, comme évêques, comme prêtres, comme chrétiens, nous refusons d'identifier une cause humaine à celle du Christ : l'unique Roi immortel des siècles et des empires nous suffit. Nous prierons, nous travaillerons, nous souffrirons dans la patience et dans la joie pour que le Règne du Christ grandisse, s'élargisse, s'affermisse sur tous les hommes, sur tous les peuples dans l'unité d'un même amour.

Aussitôt après ces paroles, les vieux *psalomtchiks* de la cathédrale puis les diacres perpétuels font alterner chants et lectures psalmodiées. Leurs voix, entraînées par trente ans et plus d'exercice, sont formidables. Rien de ce que j'ai entendu en Occident n'en peut donner une idée. Ce sont de véritables mugissements, d'une profondeur, d'une ampleur, d'une majesté lente et continue qui paraissent incroyables. A la lettre, leur violence saisit aux entrailles et fait trembler les vitraux aux bordures du dôme qui s'élève à quarante-deux mètres de hauteur... Quelques jours après la solennelle concélébration de rite gréco-slave à laquelle le Pape participa lui-même, le 15 novembre 1925, en mémoire du concile de Nicée, un Russe, qui avait beaucoup admiré cette solennité de Saint-Pierre, ajoutait : « Les chants pouvaient être d'une exécution aussi pieuse et belle qu'on voudra : pour nous, Russes, il y manquait un souvenir : le mugissement, « un mugissement d'homme plus puissant que celui de troupeaux nombreux, plus expressif que celui de la mer », Revenant de Moscou, j'ai compris cette réflexion.

La cérémonie du molébène est achevée. Nous visitons en groupe une autre cathédrale du Kremlin, celle de l'Archange. Un prêtre se présente alors, fils d'un protestant allemand et d'une pieuse orthodoxe russe. Au milieu d'un groupe où l'Allemand nous isole, il parle librement : « Que pensez-vous de nous? Vous devez trouver

que nos réunions manquent de majesté? Un congrès allemand est bien plus solennel... Et puis, nous sommes accusés, insultés par beaucoup. Nous nous trompons peut-être, mais, en toute sincérité, nous croyons agir suivant notre conscience, selon le devoir pour le bien. Comment pourrait-on sauver la foi chrétienne dans les âmes, parmi les jeunes surtout, si l'Église venait à eux avec des arrière-pensées politiques? » Ma réponse reste réservée, je n'ai pas à juger, à prendre parti; il le comprend, puis va pieusement avec les autres délégués passer en revue les tombes des princes et empereurs qui ont précédé Pierre-le-Grand; il baise celle de (saint) Michel, prince de Tchernigov, martyrisé ou massacré par les Tatars en 1246, celle du tsarévitch Dmitri...

A la sortie des églises, tous contemplant, une dernière fois, du haut du Kremlin, la ville, le fleuve, la campagne lointaine, ils se retournent vers le Grand Palais et sortent du Kremlin, par la porte Borovitskiya. Le concile est terminé...

Un brouillard bleuâtre couvre la ville, une petite pluie fine tombe, la nuit approche, l'hiver moscovite va commencer. Avant de franchir la muraille fortifiée, presque tous s'arrêtent entre « l'église de l'Annonciation, au Mur » et l'ancienne Tour d'eau.

Tandis que leur regard essaie de percer la brume, je crois que leurs âmes voudraient bien découvrir un peu l'avenir. Que sera la vie religieuse de la Russie jusqu'à leur prochain concile? En 1918, les Tykhoniens décrétaient un concile pour 1921, et en 1926, ils l'attendent encore. Que sera l'avenir? Quelle sera demain l'évolution russe? que sera l'avenir de l'Europe? l'avenir du monde? Moscou, ce Kremlin jouent actuellement dans l'histoire du monde un rôle plus considérable que jamais... Quelles seront, ici, dans ces palais et dans ces cathédrales, les réunions prochaines, lointaines? Aujourd'hui, drapeau rouge, croix, couronnes, aigles aux ailes éployées pointent simultanément vers le ciel...

Que sera demain?... Très Sainte Mère de Dieu, par votre *oui* au jour de la sainte Annonciation, par votre maternité virginale qui enfanta le Verbe fait chair, obtenez pitié aux âmes, et, quelle que soit l'évolution politique de ces terres aux cent soixante millions d'habitants, gardez-y, développez-y la foi, une foi vraiment et intégralement orthodoxe, la foi pleine, en communion avec l'unique Église, l'universelle!

MICHEL D'HERBIGNY S. J.

Président de l'institut pontifical oriental.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Une leçon du Cardinal Mercier

A la fête du cinquantenaire du collège Saint-Rombaut, où il avait fait ses études humanitaires, le cardinal Mercier, évoquant dans une allocution familière ses années de collège, rendit à ses anciens maîtres ce significatif hommage : « Je dois à l'éducation reçue ici ce que j'ai pu devenir dans la suite; j'ai gardé avec respect le souvenir des anciens, MM. Robert, La Force, Piéaerts. Robert nous apprit à obéir, La Force nous apprit à travailler et à vouloir, Piéaerts nous apprit à oser. »

Ce maître d'énergie, ce professeur d'initiative dont le cardinal saluait la mémoire avec une si émouvante gratitude, c'était l'ancien recteur de l'Université de Louvain, l'oncle de l'aumônier actuel de la Cour, et l'on peut dire à sa louange que jamais élève ne profita mieux de la leçon d'audace qu'il lui avait donnée. Le jeune collégien ne l'oubliera jamais : prêtre, professeur, évêque, il ne connaîtra pas la peur. A une époque où trop souvent les bons tremblent et se font un dragon des moindres obstacles, il osera, lui. Il trouvera dans les profondeurs de sa foi en Dieu et de sa confiance illimitée en la Providence le secret de toutes les belles audaces. Les ennemis de Dieu osent tout contre lui en s'appuyant sur eux-mêmes. Il osera tout pour Dieu en s'appuyant sur Dieu lui-même. Il ne courbera pas la tête devant la foule, ne se laissera pas intimider par le nombre ni décourager par l'opinion. Une fois son parti pris, assuré d'accomplir son devoir, il ira droit son chemin à travers toutes les oppositions et toutes les difficultés.

Pas de bravade ni de jactance, ni témérité ni présomption, mais l'énergie et persévérante résolution d'une volonté maîtresse qui ignore la pusillanimité; qui ne s'effraye d'aucune résistance.

L'audace pour Dieu, l'intrépidité, c'est la caractéristique de cette âme et de cette vie, c'est la grande leçon qu'il nous a laissée. Jeune professeur de philosophie au Séminaire de Malines, adonné à la formation spirituelle des séminaristes, il y goûta dans un calme profond le charme de se sentir à sa place, d'y faire le bien dans le silence et la paix. C'avait été son rêve de cultiver des âmes pour le service des autels, et nulle tâche ne répondait mieux

à ses plus intimes inclinations. Tout à coup, un ordre de Léon XIII l'arrache à cette douce quiétude et le lance en pleine agitation. Mission lui est donnée de créer une chaire de philosophie thomiste à l'Université, plus tard un institut, de susciter en Belgique un grand mouvement intellectuel dans la sphère de l'enseignement supérieur et voilà aussitôt le novateur en butte à une opposition universelle. Ceux qui devaient le soutenir le lâchent, il se débat dans l'isolement, et l'inertie paralysante des uns est encore plus redoutable que la lutte ouverte des autres. Sans doute, Rome le soutient, mais Rome est loin, Rome se tait parfois et temporise, Rome semble à certaines heures prêter l'oreille aux contradicteurs, et le jeune réformateur est accusé de troubler la paix, de créer un Etat dans l'Etat, de se livrer à des innovations imprudentes en usant de la langue vulgaire au lieu du latin traditionnel, on épiluche ses cours, on extrait de cahiers d'élèves des citations compromettantes, on l'enveloppe dans les mailles serrées d'un réseau d'intrigues, on conspire contre le directeur de l'Institut et déjà on lui substitue un successeur qui sera chargé de faire rentrer l'œuvre dans le néant.

Mgr Mercier est resté calme sous l'orage, il a laissé passer la tempête et la Providence lui ménagera un magnifique triomphe. L'audace sera couronnée de succès. Et, plus tard, faisant la philosophie de l'événement, il constatera qu'il lui était bon de passer par l'épreuve purifiante et en rendra grâce à Dieu.

* *

Il était tout entier à sa tâche scientifique et jouissait du fruit d'une victoire chèrement achetée, quand le philosophe, le penseur, l'homme de cabinet est arraché à ses méditations pour être placé soudain à la tête d'un diocèse de plus de deux millions d'âmes. Le voilà chargé d'un vaste gouvernement, du magistère doctrinal, de l'administration, du pastorat suprême : devant ces perspectives qui auraient effrayé un plus vaillant, il ne connaît pas la peur. Avec une sainte audace, renonçant à la forme traditionnelle des instructions épiscopales pour leur donner une allure plus dégagée, plus vivante, un accent plus direct, plus personnel, plus moderne, il affronte les questions du jour, aborde l'actualité la plus brûlante, sonde les plaies de la société, traite hardiment des devoirs de la vie conjugale, de la libre-pensée athée dans ses rapports avec la morale, il s'érige, avec une autorité

incomparable, en directeur de conscience de la Belgique, et pendant vingt ans, la Belgique sentira sur elle cette bienfaisante et énergique direction.

Devant l'ennemi de la patrie, il osera, comme toujours, il libérera son âme, il dira la vérité et le droit, il démasquera la fourbe, fustigera l'iniquité, exaltera l'héroïsme, relèvera les courages. De sa liberté menacée, il n'aura nul souci; il ne connaît que son devoir et le remplit sans peur. Encore une fois, cette intrépidité triomphe. Ces paroles vengeresses et réconfortantes retentiront de pays en pays et feront apparaître devant le monde entier, stupéfait de tant d'audace, l'éclatante supériorité de la pensée sur la matière, de la justice sur la violence. Et ce fut à travers cette nuit d'angoisse qui pesait sur les âmes, une trouée de lumière, une aurore resplendissante.

De tous ceux qui ont témoigné de l'effet magique produit par la célèbre Pastorale « Patriotisme et Endurance », personne, à mon avis, n'en a parlé avec une plus vibrante éloquence que notre ancien Premier, M. Theunis. C'était au banquet du Jubilé de 1922, et j'entends encore sonner comme des coups de clairon ces merveilleux échos de la grande parole de 1914 :

« Face à l'envahisseur, vous disiez le Droit violé, la revanche inflexible de la justice, le jugement de l'Histoire.

» Chacune de vos phrases tombait sur l'occupant, écrasante de sérénité et de foi. Chacune retentissait par le vaste monde, portant aux quatre coins de l'horizon l'écho de la souffrance et de la fierté belges.

» Et c'est cela qui fait votre grandeur et notre légitime orgueil : vous, qui étiez devant le monde la grande voix de la Justice éternelle, vous n'avez pas un instant cessé d'être la voix de la Belgique.

» Vous prenez rang dans la lignée de tous nos porte-drapeaux. La tourmente passait, la vague de fond balayait tous les ressentiments de surface, toutes les divergences de pensée.

» Il y avait le Roi, notre grand Roi, il y avait nos glorieux soldats, il y avait nos civils héroïques; et il y avait, dominant le tumulte des armes et le bruit des exécutions, un grand vieillard aux cheveux blancs. Dans la pénombre d'une cathédrale que les obus allemands n'avaient point épargnée, on voyait se détacher la mitre et la crosse et scintiller doucement l'anneau pastoral.

»... C'est le destin et la fortune de notre pays d'avoir vu apparaître et rayonner, à chaque période brillante et douloureuse de son histoire, de grandes figures qui dominent leur époque.

» D'âge en âge, elles semblent se suivre et se répondre, comme pour attester la vitalité de la race, la pérennité de ses aspirations profondes.

» Elles évoquent des phares puissants, jalonnant une route longue et périlleuse et qui, l'un après l'autre, apportent au voyageur inquiet la sécurité. »

* * *

Le cardinal de la paix ne fut jamais inférieur en audace au cardinal de la guerre. Devant toutes les nécessités apparues à son regard, jamais il n'hésita à lancer sa parole d'avertissement sans acception de personne, sans crainte de déplaire. Il secoua les routines, il provoqua les initiatives, il créa les œuvres et jeta son clergé dans la fournaise de l'action. Difficultés matérielles, manque de ressources, pénurie d'hommes, impuissance, prétendue impossibilité; rien ne l'arrête. Dieu le veut, il faut agir, bâtir écoles, collèges, organiser l'action catholique, il le faut. Si c'est possible, c'est fait. Si c'est impossible, cela se fera. Tous ses prêtres recevront de lui l'impulsion énergique, le mot d'ordre, il sera en dépit de toutes les objections qui s'élèvent, de tous les murmures et de toutes les résistances, l'entraîneur d'hommes, il le fut pendant sa vie entière, il l'est encore après sa mort.

Que de fois nous l'avons vu braver les courants, se rire des oppositions, pousser à la réalisation de ses plans, malgré les calculs d'une prudence timorée !

Il me souvient qu'en 1919, il avait projeté pour la clôture du dernier Congrès des œuvres catholiques une manifestation grandiose. Il s'en ouvrit à plusieurs membres du chapitre : il voulait convoquer à Malines pour en faire une monstration solennelle, une exhibition prestigieuse, les chasses de nos saints nationaux, les vrais fondateurs de notre civilisation.

On se récria, on taxa peut-être de mégalomanie ce projet audacieux. Il devint réalité et l'on vit dans le cadre incomparable de la place de Malines, sur d'immenses estrades, resplendir plus de trente chasses venues de tous les points du pays et, devant ce

spectacle sublime des plus pures gloires de la Belgique rassemblées là autour d'un autel géant, l'enthousiasme religieux de la foule ne connut pas de bornes.

Après l'armistice, le cardinal avait conçu, pour célébrer la signature de la paix, une cérémonie de triomphante gratitude au cours de laquelle la Belgique serait consacrée au Sacré-Cœur en présence du Roi et de toutes les autorités. Des conseils timides se firent entendre, on redoutait des contre-manifestations. Le cardinal osa une fois de plus et une fois de plus son audace fut victorieuse.

La manifestation du 29 juin 1919, sur le plateau de Koekelberg, dépassa toutes les espérances des plus optimistes, elle fut certainement la plus splendide qu'ait enregistrée notre histoire religieuse. Toute la Belgique répondit à l'appel de celui qui savait s'abimer dans le secret de l'oraison et puis se produire avec éclat et magnificence devant le pays pour l'entraîner au pied des autels. Il ne connaissait pas cette foi peureuse qui se cache, se dissimule et voudrait presque se faire oublier. Ayant conscience de posséder la vérité, toute la vérité, il la proclama sans crainte; il avait la noble ambition d'embrasser dans l'ampleur de son geste toute la Belgique pour la donner au Christ.

Il favorisait de tout son pouvoir ceux qui osent, ceux qui vont au peuple, ceux qui se hasardent au grand jour de la publicité, ceux qui par le journal, la revue, s'efforcent de remuer les esprits, de les arracher à leur torpeur, de les mettre en contact avec la vérité.

Il avait le zèle conquérant, le zèle hardi, la parole fière, il avait l'audace du bien, il eût lancé son bâton de commandement au milieu de la mêlée pour ordonner à ses soldats d'aller le reprendre. C'était un homme d'oraison, nous l'avons dit, mais dont toute l'oraison se tournait en action, énergique et persévérante. C'était l'évêque généralissime, l'évêque dont la mansuétude égalait la vaillance, le serviteur et le soldat du Christ et comme nous l'avons écrit ailleurs, à son ombre on peut encore gagner des batailles.

J. SCHYRGENS.

Qui est responsable de la guerre ?

D'après un article de M. Wickham Steed : Qui est responsable de la guerre?, dans *The Review of Review*, de janvier-février 1926.

Une série d'articles et d'ouvrages a vu le jour ces temps derniers sur le problème des origines de la guerre et de la « culpabilité de guerre », et il est évident que cette question ne cesse d'intéresser l'opinion : circonstance d'autant plus digne d'attention qu'antérieurement un nombre incalculable de souvenirs de tous genres, publiés en une douzaine de langues, avait beaucoup fait pour émuiser cet intérêt.

Ceux de ces ouvrages qui ont leur origine en Russie bolchéviste et dans les sphères nationalistes d'Allemagne s'efforcent de répandre l'opinion que les théories qui ont cours dans les Etats alliés sont erronées; que si quelqu'un a tort dans cette question, c'est tout le monde qui a tort et, dès lors, personne ne doit être châtié.

Une pareille campagne tend à engendrer une mentalité internationale favorable à l'annulation des « réparations » et à une modification des traités de paix. Les accords de Locarno viennent contrecarrer cette tendance, puisqu'ils déclarent les traités de paix intangibles. Il est certain qu'en signant ces accords, les hommes d'Etat allemands ont fait preuve d'un beau courage, puisqu'ils se sont, par là, mis en contradiction avec les opinions de beaucoup — sinon de la majorité — de leurs concitoyens.

Il faudra désormais juger des écrits traitant des origines de la guerre en se plaçant à un point de vue plus sévère que jusqu'ici : nous les envisagerons comme bons ou mauvais exclusivement d'après l'impartialité et la compétence dont leurs auteurs font preuve.

Commençons par *Les Origines immédiates de la guerre* de M. Renouvin. Il fait preuve de beaucoup de bon sens, sa mentalité est nettement scientifique. Il tient compte de tous les arguments mis jusqu'ici en avant de tous les côtés, et arrive aux conclusions suivantes :

En juillet 1914, la provocation militaire a eu pour cause une provocation diplomatique. La déclaration de guerre austro-hongroise sert de trait d'union entre les deux. L'Allemagne et l'Au-

triche-Hongrie sont les seules à avoir voulu cette provocation. Elles avaient certainement des raisons d'être inquiètes. Des mouvements « raciques » menaçaient l'existence même de la monarchie des Habsbourg et, par ricochet, celle de l'Empire d'Allemagne. Mais celui-ci, tout comme celle-là, ne voulaient pas accepter d'autre solution que celle de la force. C'est consciemment qu'ils arrêterent leur programme, après en avoir envisagé, avec calme, toutes les conséquences possibles. Ce fait domine les autres en ce qui concerne les causes immédiates du conflit. L'analyse de M. Renouvin ne s'étend pas aux causes antérieures de la guerre.

L'ouvrage de Miss Edith Durham, intitulé *The Serajevo Crime* est écrit, peut-on dire, pour montrer comment un ouvrage traitant des causes de la guerre ne doit pas l'être. L'auteur est remplie de préventions et d'idées préconçues ignore tout ce qui parle contre sa thèse, accepte avec empressement tout ce qui milite en sa faveur.

L'ouvrage du professeur Auerbach : *L'Autriche et la Hongrie pendant la guerre*, est excellent, à bien des égards, et répond à des questions que les mémoires volumineux de Conrad von Hoetzendorf eux-mêmes laissent sans réponse.

L'étude du docteur Wilhelm Marx, l'ancien chancelier, dans la revue américaine *Foreign Affairs*, est extrêmement peu satisfaisante et révèle une mentalité qui nous pousse à nous demander si l'Allemagne, dirigée par lui, eût pu trouver le chemin de Locarno. Elle n'en est pas moins intéressante parce qu'elle nous montre à quel point l'idée de la non-culpabilité allemande est ancrée dans l'esprit de certains hommes politiques allemands, même fort éminents.

Ce qu'il faudrait aujourd'hui, ce serait une espèce de commission internationale possédant toute l'autorité nécessaire, peut-être travaillant sous les auspices de la S. D. N., laquelle examinerait les témoignages se rapportant aux origines de la guerre, et étudierait les conditions dans lesquelles celle-ci a éclaté. Une institution telle que la Fondation Carnegie pourrait, peut-être, fournir les capitaux nécessaires pour une pareille entreprise, préparant ainsi le terrain pour une sentence dans l'avenir. En attendant, l'existence d'une pareille commission contribuerait beaucoup, sans doute, à discréditer toute propagande n'envisageant qu'un côté de la question.

Il est évident que les membres de la commission devraient être particulièrement qualifiés pour leur tâche et connaître, par exemple, à fond la situation intérieure de l'Autriche-Hongrie depuis 1905, au plus tard. Le livre de Miss Durham nous montre à quel point de pareilles connaissances sont indispensables; si elle les avait possédées, elle n'aurait pas soutenu une thèse qui attribue la principale responsabilité aux Serbes.

Miss Durham maintient, on le sait, la culpabilité des autorités serbes dans l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand; mais il a été démontré qu'elle a, de propos délibéré, négligé des témoignages attestant que le crime de Sérajevo a été le résultat d'un mouvement spontané et de caractère presque général parmi la jeunesse bosniaque, mouvement dont les initiateurs étaient hostiles au gouvernement de Belgrade, et qui avait son centre à Sérajevo même.

A supposer même que quelques Serbes du royaume aient été mêlés au crime et que Belgrade ait fait preuve d'une coupable négligence en ne prévenant pas Vienne de l'existence du complot, la question principale est, certes, certainement : pourquoi l'Autriche-Hongrie soutenue par l'Allemagne, a-t-elle tenu à faire la guerre, au lieu de se contenter d'obtenir satisfaction par voie diplomatique, ce qui était parfaitement possible? A cela, il n'a jamais été répondu. Ce point mis à part, la question d'une complicité éventuelle indirecte du gouvernement serbe devrait certainement être examinée à fond et tirée au clair, tout comme celle de la négligence manifestée, à propos du voyage de l'Archiduc en Bosnie, par les autorités austro-hongroises elles-mêmes.

Voici les faits : La politique austro-hongroise avait visé à s'assurer de la Serbie depuis longtemps déjà, et, en réponse à cette tendance, le mouvement pan-serbe (ou grand-serbe) avait pris en Serbie de grandes proportions. D'autre part, l'Autriche-Hongrie soutenait un mouvement yugoslave lequel visait à subjuguier la partie orthodoxe des Yougoslaves et à utiliser les Croates et les Slovènes catholiques en qualité d'instruments de la propagande autrichienne et catholique dans les Balkans. A côté du mouvement pan-serbe, se dressait le mouvement yougoslave proprement dit, lequel poursuivait, lui aussi, la libération des Serbes, Croates et Slovènes d'Autriche-Hongrie et leur unification avec la Serbie indépendante, en un seul Etat; mais alors

que le pan-serbisme voulait atteindre son but par les armes et la conquête, le mouvement yougoslave pensait y arriver par des moyens plus pacifiques et avait inscrit dans son programme l'égalité des races et la tolérance religieuse.

L'Archiduc François-Ferdinand, qui, depuis de longues années, s'était identifié avec la politique anti-serbe et catholique de l'Autriche-Hongrie, était cordialement détesté par les adhérents du mouvement yougoslave, tout comme par ceux du mouvement grand-serbe. Lorsque la Serbie eût triomphé au cours de deux guerres successives (1912-1913), ce triomphe fut regardé comme un échec pour les projets de l'Archiduc. Dès 1913, l'Autriche-Hongrie demandait à l'Italie de se joindre à elle, dans une guerre « défensive » contre la Serbie. Le Cabinet de Rome refusa.

Serbes et Yougoslaves tenaient François-Ferdinand responsable de tout ce que l'Autriche-Hongrie entreprenait contre les Serbes. Aussi, lorsqu'il eût été annoncé, en mai 1914, que l'Archiduc assisterait, en Bosnie, à des manœuvres, à titre d'inspecteur-général de l'armée, et visiterait Sérajevo, le 28 juin, jour de la fête nationale serbe, il était de toute évidence que, pour qu'il ne fût pas assassiné, une forte escorte devrait l'accompagner. Autant s'attendre qu'un nationaliste irlandais en vue se livre à Belfast, le 12 juillet, jour anniversaire de la bataille de la Boyne, à une démonstration quelconque, puis rentre indemne chez lui. Il fallait s'attendre à ce que les Serbes de Bosnie organisassent contre leur grand ennemi, non pas un complot mais une demi-douzaine d'attentats; et la police secrète austro-hongroise étant excellente, elle ne pouvait pas ignorer l'existence de tels complots. Pourtant, on ne donna pas d'escorte à l'Archiduc; bien plus, après qu'un étudiant bosnien eût lancé une bombe contre lui, aucune précaution ne fut prise! et on laissa un autre étudiant révolverser à bout portant l'Archiduc et sa femme. Ni le préfet de police de Sérajevo, ni le général qui commandait les troupes en Bosnie et en Herzégovine ne furent châtiés pour avoir négligé de protéger l'héritier présomptif du trône des Habsbourg et l'inspecteur-général de l'armée. Les corps des victimes furent ramenés à Vienne et ensevelis dans des conditions qui provoquèrent les protestations de l'aristocratie autrichienne.

Jamais ces circonstances singulières n'ont été expliquées.

Reste à savoir si le gouvernement serbe aurait pu avertir Vienne de façon plus efficace que M. von Bilinski ne l'avait été par le ministre de Serbie, sur l'initiative personnelle de ce dernier. Cela semble douteux. En décembre 1912, M. Paschitch, premier ministre serbe, chargea M. Masaryk de faire parvenir au comte Berchtold, ministre des Affaires étrangères d'Autriche-Hongrie, la proposition de venir à Vienne, à l'effet de nouer entre la Serbie et la monarchie danubienne des rapports d'amitié. Cette proposition se heurta à une fin catégorique de non-recevoir. Les relations austro-serbes étaient donc très tendues, même avant que Vienne eût demandé à l'Italie d'entreprendre, en commun, une guerre « défensive » contre les Serbes. On ne voit donc pas ce que le Cabinet de Belgrade eût pu faire en plus des suggestions spontanées faites par le ministre de Serbie à Vienne à von Bilinski, qui était chargé des affaires de Bosnie-Herzégovine, — toujours en supposant que le gouvernement serbe n'avait eu aucune part au départ de Belgrade des conspirateurs bosniaques.

On dit parfois que ce n'est pas le crime de Sérajevo, mais l'ultimatum austro-hongrois, en date du 23 juillet, qui rendit la guerre inévitable. Cela semble bien vrai. Bien que, sur certains points, la réponse serbe fût évasive, elle rendait des pourparlers ultérieurs possibles. Si l'Autriche-Hongrie ou l'Allemagne avaient désiré la paix, la proposition serbe de soumettre le conflit au tribunal de La Haye aurait dû être acceptée. La Russie, l'Angleterre et la France travaillaient à maintenir la paix, et il est peu vraisemblable qu'elles se fussent opposées à une enquête tendant à découvrir les origines des complots dirigés contre l'Archiduc François-Ferdinand. Elles ne se seraient pas élevées non plus contre un châtiment à infliger à la Serbie si sa culpabilité avait été démontrée. Ce n'est donc pas la Serbie qui a déclenché la Grande-Guerre; c'est l'Autriche-Hongrie, par sa déclaration de guerre à la Serbie.

En étudiant les divers côtés du problème de la culpabilité de guerre, il faut, chaque fois qu'on aborde une question particulière, l'envisager sous tous ses aspects. La nécessité d'une impartialité sereine et judicieuse devient évidente quand on voit l'ancien chancelier Marx nier que l'Allemagne porte, dans la guerre, une responsabilité quelconque, la rejeter sur la Russie et la Serbie, ne pas dire un mot soit du programme pangermaniste, soit de celui du projet de Berlin-Bagdad, qui a été à un cheveu

de sa réalisation. Heureusement que son attitude n'est pas celle de tous ses compatriotes, dont beaucoup désirent honnêtement se rendre un compte exact d'un passé désastreux, dans l'espoir d'échapper à un avenir plus désastreux encore. Des Allemands à pareille mentalité, des Français comme M. Renouvin, certains Anglais et certains Américains désirent unanimement voir la vérité se faire jour aussi rapidement que possible. Pour atteindre cet objet, rien de mieux qu'une commission internationale compétente sous les auspices de la S. D. N., commission qui serait autorisée à fouiller les archives, à interroger ceux des hommes d'Etat, des militaires, des diplomates intéressés qui vivent encore, afin d'être à même d'arriver à des conclusions nettes et précises, pouvant guider les historiens de l'avenir.

Autrefois, on regardait la paix comme un intervalle entre deux guerres. A l'heure qu'il est, le monde civilisé en est arrivé à croire qu'une guerre serait la fin non seulement de la paix, mais aussi de la civilisation. Cette croyance, qui n'en est qu'à ses débuts, a déjà donné naissance aux pactes de Locarno. Pour que ces pactes puissent atteindre leur but, tout ce qui peut engendrer les malentendus et l'animosité entre les peuples doit être éliminé. La question dite de la culpabilité de la guerre est particulièrement féconde en pareils malentendus.

FLORIDE

La ruée

D'après l'article de Francis Mac Cullagh : Miami, dans *The Nineteenth Century*, de février 1926.

M. Mac Cullagh est venu voir Miami, « la merveilleuse cité du Sud », comme l'appellent les agences de publicité, et les *realtors* ou agents s'occupant de la vente des terrains, non pour y spéculer, mais pour y étudier sur place ce nouveau boom américain, fort curieux, bien que répugnant pas plus d'un côté.

Il y a quelque ressemblance entre cette ruée en Floride de 1925-1926 et le *gold rush* californien de 1849. Seulement, derrière ce dernier, comme derrière les ruées au Klondyke, en Oklahoma, au Texas, il y avait des réalités tangibles : l'or ou le pétrole. En Floride, on ne fait que vendre et revendre des terrains à des prix qui ne cessent de monter.

Il y a aussi entre le boom californien et celui de Floride des différences extérieures. Pas de revolvers à la ceinture, ni de chevaux couverts de poussière chez les aventuriers qui arrivent à Miami; en public, ils ne boivent que du café ou du lait; n'empêche que la plage de Miami est jonchée de bouteilles de whisky vides. La Prohibition règne, on le sait.

Les automobiles sont légion. Une grande place devant le *Royal Palm Hotel* en abrite, à elle seule, de 5 à 10 mille. Dans la ville même, on les place sur les toits (plats) des maisons. Il en arrive de toutes les parties des Etats-Unis. En septembre seulement, 10,000 autos sont venues en Floride par le pont qui traverse la rivière Saint-John.

Qu'y a-t-il dans le boom de Miami? Il est certain que certaines gens y ont réalisé des bénéfices de 1,000 %. Pourquoi? Parce que les terrains ont atteint des prix inconnus jusqu'ici aux Etats-Unis. Il y a de cela quelques mois, un pied carré de terrain au coin de la Cinquième Avenue et de la 44^e rue de New-York, était payé plus de 212 dollars; c'était un record. Aujourd'hui, à Miami, on paie le pied carré 300 dollars. Les loyers y sont plus élevés qu'à New-York. Un morceau de terrain acheté autrefois dans le quartier d'affaires de Miami Beach pour 800 dollars trouvait récemment acquéreur pour 150 mille.

Il en est, du reste, de même dans d'autres parties de la Floride. Trois individus dont le directeur du *Jacksonville Journal*, achetaient au printemps dernier, au Sud de Tampa, 10,000 acres à 30 dollars l'acre; on leur proposait aussitôt le double: 300 mille dollars gagnés en un rien de temps.

Beaucoup de New-Yorkais se sont déjà construits en Floride des maisons d'hiver. Les optimistes voient déjà cet Etat s'industrialisant (coton, tabac, acier), les prix redevenant normaux, un public à ressources modestes venant s'y installer en conséquence. Il convient de rappeler que la Constitution de la Floride contient l'engagement de ne jamais introduire d'impôt sur le revenu, ni d'impôt sur les successions. S'imagine-t-on le Parlement de Wellington prenant un engagement pareil? La Nouvelle Zélande se remplirait bien vite d'Anglais de la classe moyenne pressurés par le fisc chez eux...

Il suffit, du reste, d'un coup d'œil jeté sur l'histoire des Etats-

Unis pour constater que le progrès économique s'y manifeste constamment par « ruées ». Il y aura certainement une réaction en Floride, et elle sera pire — pour les derniers acquéreurs des lots de terrain — qu'au Kansas, au Nebraska ou au Minnesota. Les individus y perdront; la Floride y gagnera. Elle y gagnera en travaux publics, en énormes édifices nouveaux, en nouveaux chemins de fer. Pour ne citer qu'un exemple : Hollywood va construire un port qui coûtera 15 millions de dollars; le général Goethals, un des constructeurs du Canal de Panama, sera conseiller technique. D'immenses hôtels sont érigés, des milliers de kilomètres de nouvelles routes sont construits; des ponts, longs parfois de 9 kilomètres, sont jetés au-dessus des baies, pour raccourcir les distances entre des villes sans grande importance. Des marécages sont desséchés et les terrains qu'ils recouvraient rapportent 500 dollars l'acre par an.

On se représente aisément une Riviera américaine fondée en Floride et beaucoup d'Américains y affluent, au lieu de se rendre à Nice ou à Monte-Carlo; en comparaison de ce qui se fait à Miami, Monte-Carlo notamment tombe au niveau d'un vulgaire tour de passe-passe exécuté à une foire foraine.

Certaines particularités du boom floridien sont passablement répugnantes du point de vue européen, notamment la malhonnêteté de certains *realtors*. Ils battent la grosse caisse autour de leur entreprise en un langage dont la grandiloquence dépasse tout ce qu'on peut s'imaginer, mais qui est aussi souvent, il faut le dire, du mauvais anglais. Certains *realtors* sont des pasteurs, c'est ainsi que tel *realtor* qui exerce son métier à Saint-Petersburg, constitue en été un des ornements de la chaire d'une vieille église de Cape Cod. Comme règle générale, on est, du reste, très dévot en Floride et à Miami, en particulier. Il y a aussi beaucoup de Juifs à Miami.

Quand il se met à battre la grosse caisse, le *realtor* utilise tout ce qui peut l'aider à vendre ses terrains : religion, cupidité, patriotisme, poésie, du mauvais français et — le *gulf stream*. On invoque comme argument le fait que beaucoup d'aristocrates anglais se seraient fixés en Floride. Une pléiade de noms connus est mise en avant pour augmenter le prestige de Miami; certains de ces noms seulement, parce que leurs porteurs sont venus en Floride — une fois. Ceux qui aiment l'Orient voient figurer dans les affiches de publicité des Arabes et des chameaux, bien qu'il ne soit pas très facile de déterminer ce que chameaux et Arabes peuvent avoir de commun avec la Floride. Chacune des multiples villes qui s'égrènent le long de la côte se fait, dans ses propres intérêts une réclame à tout casser.

Maints côtés de cette publicité tapageuse et parfois mensongère sont repoussants, mais, comme il a été déjà dit, il s'opère, en même temps, en Floride un travail solide et de caractère permanent. Une chaussée qui a coûté des millions de dollars enjambe depuis peu le détroit qui sépare Miami, situé sur le continent, de Miami Beach qui s'élève sur une île. Une seconde chaussée qui s'appellera *Venetian way* (« La voie vénitienne »!) sera prête sous peu. Le flot d'automobiles qui passe par la première ne le cède en rien, comme quantité, à celui qu'on voit déferler dans le Strand ou dans la Cinquième Avenue et lui est très supérieur comme — vitesse! L'une et l'autre chaussées traversent plusieurs îlots modestement appelés *Venetian Islands*, et qui sont tous artificiels; ils supportent sans broncher des gratte-ciel et de gigantesques hôtels. Pour quatre de ces îlots, dits *North Venetian Islands*, il a fallu retirer du fond de la mer trente millions de yards cubes de sable. Par parenthèse, la navigation en a été d'autant facilitée.

A Tampa Bay, D. P. Davis, ci-devant marchand de journaux, achetait, il y a un an, un îlot recouvert presque totalement par l'eau et le payait 50,000 dollars. Aujourd'hui, cet îlot est jonché d'édifices énormes, contient une des plus vastes salles publiques des Etats du Sud et est évalué à 20 millions. M. Davis va répéter cette performance à Saint-Augustine, où se trouvent les îles Genesee (de « genèse »), *Venise de luxe de la Floride* (sic!).

Le boom floridien s'est déjà étendu à la chaîne d'îlots de sable et de corail, connue sous le nom de Florida Keys, et qui s'égrène sur 300 kilomètres dans la direction du Sud-Ouest. Une compagnie a acheté un de ces îlots, est en train de le rendre habitable et va construire une grande chaussée qui le reliera au continent d'un côté, à Key West de l'autre.

En somme, activité gigantesque et qui s'impose à l'admiration, malgré certains aspects très peu attrayants. Quelques-unes des méthodes floridiennes pourraient être avantageusement copiées ailleurs.

CHRONIQUE NOTARIALE

A Vendre, à proximité de Dinant,

Jolie Villa

4 pl. au rez de ch. et terrasse; 4 pl. étage, 2 mans., garage, eaux, électricité. Jardin 65 arés. Libre 1^{er} avril.

S'adresser au notaire HOUYET, à Dinant.

Suzonnet Deanscutter
Joailleurie. Orfèvrerie. Horlogerie

GRANDS PRIX
 Liège — 1905
 Bruxelles 1910
 Gand 1913.

72 Rue Couderberg
 (1190 de la Cour)
 Bruxelles

MEUBLES — SIÈGES

Décoration
 intérieure

Louis De Clerck BRUXELLES

48, Rue du Luxembourg

Téléphone 246.35



COMPTOIR
 D'OPTIQUE



Maison BLAISE

FONDÉE EN 1885

46, RUE DE LA PAIX IXELLES-BRUXELLES

Lunetterie française et américaine. Exécution rapide et soignée des ordonnances de MM. les oculistes.

Même Maison en face au 49

HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRE

P. B. P. **PETIT-BEURRE PAREIN** P. B. P.

A la Grande Fabrique

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910.

E. Esders

26, Rue de la Vierge Noire, 26

BRUXELLES



VÊTEMENTS POUR HOMMES, DAMES
 ET ENFANTS

Livrées et uniformes. - Vêtements de sports
 et voyages. - Lingerie. - Bonnetterie. -
 Chapellerie. - Ganterie. - Chaussures. -
 Canes. - Parapluies. - Fourrures. - Modes.

COUVERTS
CHRISTOFLE
 ORFÈVRE

EXIGEZ: CETTE MARQUE
 ET LE NOM



SUCCESSALE DE BRUXELLES

58, RUE DES COLONIES

TÉLÉPHONE : 177,87

GASTON PHILIPS & C^{ie}

OPÉRATIONS COURANTES

Exécution des ordres de Bourse au comptant et à terme à Bruxelles, au courtage officiel, et aux Bourses étrangères aux meilleures conditions.

PAYEMENT DES COUPONS

PRÊTS SUR TITRES

Souscriptions sans frais à toutes les émissions. — Renseignements sur toutes valeurs cotées et non cotées. — *Verification des titres.* — Toutes opérations de banque et de change. — *Correspondants sur toutes les principales places étrangères.*

BANQUE ET CHANGE

RUE MONTOYER, 4, BRUXELLES

Téléphones : Direction 352.02 Bureaux 303.88 — 319.92
Adresse télégraph. : PHILTON-BRUXELLES
Compte chèques postaux n° 7983

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

FONDS SOCIAL :

100,000 Titres de Capital . . fr. 100,000,000

100,000 Parts de Réserve . . fr. 250,628,393

Total . . fr. 350,628,933

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 300 villes et localités importantes du pays.

SALLE MOMMEN

37, rue de la Charité, BRUXELLES

EXPOSITION PERMANENTE D'ŒUVRES D'ART

MAGASIN de vente de tous les articles pour les Beaux-Arts.

FABRICATION de toiles, couleurs et matériel pour Artistes-Peintres,

SPÉCIALITÉ : Emballage, transport et restauration d'œuvres d'art. — Gardiennat.

POUR LE NETTOYAGE
DE VOS APPARTEMENTS! *Employez*

L'électro Aspirateur MARELLI

à roulements à billes

Prix : 695 francs

DEMANDEZ-NOUS
BROCHURE ET
DÉMONSTRATION
GRATUITE

BEIRLAEN & DELEU

14, rue Saint-Christophe
BRUXELLES

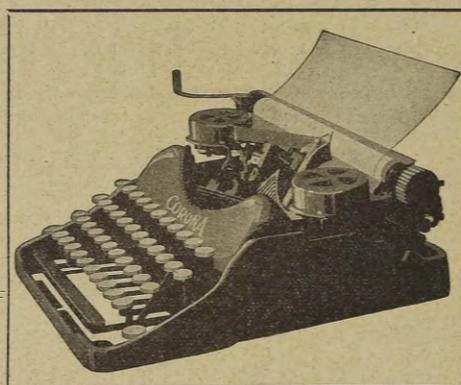
Décoration

G. Veraart

25, Place Van Meyel, ETTERBEEK (Bruxelles)

PEINTURE — DÉCOR
AMEUBLEMENT

ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE DÉCORATION INTÉRIEURE



DES IDÉES & DES FAITS...

Des idées : Les constructeurs américains de la « CORONA » eurent les premiers l'idée de lancer une machine à écrire légère, donc plus pratique, et l'idée de la pourvoir d'un châssis en aluminium laminé, donc incassable.

Des faits : Merveilleusement perfectionnée, la Corona fut adoptée par tous les amis du progrès. Plus de 900.000 Corona sont actuellement en usage dans le monde entier, dont plusieurs milliers en Belgique.

Si vous voulez vous faire une IDÉE précise de la machine à écrire

CORONA 4

et vous rendre compte du travail qu'elle FAIT, adressez-vous aux

Établissements O. VAN HOECKE

45, Marché au Charbon

BRUXELLES

Caisse Générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 20,000,000

Réserves : 25,000,000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques et de Quinzaine

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --

Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres

- - - Coffres-Forts - - -

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem.
Parvis St-Gilles, St-Gilles.
Place Sainctelette, 26, Mo-
lenbeek.

Rue des Tongres, 60-62,
Etterbeek.
Place Liedts, 18, Schaerbeek
Rue du Bailli, 79, Ixelles.

MAISON DU LYNX

34, Rue de la Bourse, BRUXELLES

◊
Lunetterie
Optique
Jumelles
Baromètres
◊



◊
Faces à main
—
Articles de luxe
et
ordinaires
◊

Execution soignée
des ordonnances de MM. les Médecins-Oculistes



Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : Longue rue Neuve, 107-111 ANVERS

Succursale : Rue Théophile Roucourt, 2 BEROHEM-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit. —
Comptes à terme. — Comptes de quinzaine. —
d'épargne. — Location de coffres-forts, etc.

QUI S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

François Vanderlinden

Rue des Cultes, 17, BRUXELLES

Tapis Persans

Visitez la superbe collection de
Tapis d'Orient

21-22, place Ste-Gudule

G. CARAKEHIAN

LIBRAIRIE SAINT-LUC

MAISON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLOT SUOC.

26, rue de la Montagne BRUXELLES

Missale romanum. — Breviarum romanum.
— Livres liturgiques. — Ascetisme. —
Grand choix de livres de prières et de
chapelets. — Imagerie religieuse. —
Cachets de 1^{re} communion.

Typographie — Lithographie. — Reliures.

♦ ♦ ♦ CARRELAGES ♦ ♦ ♦

J. Swartenbroeckx

6, Avenue de la Porte de Hal

Téléphone B 15911 BRUXELLES Téléphone B 15911

♦ ♦ ♦ REVÊTEMENTS ♦ ♦ ♦

CHOCOLAT**DU C ANVERS**LA GRANDE
MARQUE BELGE

La marque qui se trouve sur tous nos
Gramophones et Disques
C'est le symbole de la suprématie
Demandez nos catalogues et l'adresse
du revendeur le plus proche.

C^o française du Gramophone

BRUXELLES
171, boulevard Maurice Lemoanier
65, rue de l'Ecuyer
42, place de Melr. Anvers.

Maison fondée
en 1873 VAN CAMPENHOUT Frères et Sœurs**François VAN NES Successeur**

13, Rue de la Colline, 13 -- BRUXELLES -- Téléph. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE
FABRIQUE DE RÉGISTRES — COPIE-LETTRES

CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES.

Usine électrique : 36, Rue Vanderstraeten, 36, Molenbeek - Bruxelles

"NUGGET"
POLISH POUR CHAUSSURES

ENCAUSTIQUE

POLIFLORLA MAISON DU TAPIS
BENEZRA

41-43, Rue de l'Ecuyer, 41-43 - BRUXELLES

TAPIS D'ORIENT, ANCIENS et MODERNES.
— MOQUETTES UNIES tous les tons.
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS
— (divers dessins et toutes largeurs). —CARPETTES DES FLANDRES ET AUTRES
— — (imitation parfaite de l'Orient) — —
TAPIS D'AVIGNON UNIS ET A DESSINS.*Les prix défient à qualité égale toute concurrence.*

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS